



**HAL**  
open science

## La plurisémie dans les syllepse et les antanaclases

Alain Rabatel

► **To cite this version:**

Alain Rabatel. La plurisémie dans les syllepse et les antanaclases. *Vox Romanica*, 2015, 74, pp.124-156. hal-01312636

**HAL Id: hal-01312636**

**<https://hal.science/hal-01312636>**

Submitted on 30 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La plurisémie dans les syllepse et les antanaclases

**Résumé:** The paper examines at first the relations between syllepsis and other figures of *double entendre* (1). It discusses afterwards the criteria of distinction between the syllepsis and its double, the antanaclasis, by reviewing the criterion of the single occurrence versus the repeated occurrence with an increased focus on homonymy and polysemy, by using the concept of strong polysemy and, above all, by highlighting the idea of polysignificance of words and of plurisemy of utterances (2). Building on this framework, the paper proposes a new approach to syllepsis and antanaclases produced *in absentia* or *in praesentia* (3). Finally, it analyses the latter from a pragmatic and enunciative point of view raising the questions of the interpretation resulted from the repetition or the non-repetition of a same word with different meanings or from playing with different homophones or homographs, of the relations between the Same (that opens itself up to Alterity) and the Other (that might, in some respects, resemble the Same). By doing so, the syllepsis and antanaclases, as major manifestations of the plurisemy, reveal themselves as privileged figures of the problematizing enunciation comparing in speech complex points of view (4).

**Key words:** Antanaclases, syllepsis (*in absentia*, *in praesentia*), pun, polysemy (feint, strong), homonymy, polysignificance, plurisemy, repetition, double entendre, alterity, problematizing enunciation

Dans la thèse qu'il consacre à la syllepse rhétorique (ou oratoire)<sup>1</sup>, Romeborn donne un aperçu de la complexité du problème en rappelant les appariements très différents établis par les chercheurs des quatre décennies antérieures seulement: entre la syllepse et le zeugme (COLOMBAT 2006<sup>2</sup>), la métaphore (vive ou lexicalisée), la métonymie ou la synecdoque (KERBRAT-ORECCHIONI 1977, LANDHEER 1984: 4-7), le calembour (LE GUERN 2006). À cela s'ajoutent des débats théoriques plus généraux à propos desquels la syllepse a donné lieu concernant maintes questions sémantiques de premier plan, relatives aux relations entre sens propre, sens figuré (KERBRAT-ORECCHIONI 1977: 140-49); aux différences entre polysémie et homonymie (WAHL/CHEVALIER 2006, RÉMI-GIRAUD 2006), entre polysémie faible ou forte (RÉMI-GIRAUD 2006); à la problématique de l'ambiguïté, exclusive (FUCHS 1994 et 1996) ou cumulative (LANDHEER 2002: 2-3<sup>3</sup>); à la sous-détermination des lexèmes et

<sup>1</sup> Je laisserai de côté la syllepse grammaticale, dont la problématique a été importante chez les grammairiens de l'Antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, autour des questions des accords (proches ou éloignés) de genre et de nombre, qui donnent naissance à des énoncés tantôt jugés fautifs, ornementaux ou complexes (COLOMBAT 2006, SAINT-GÉRARD 2006). De même je ne traiterai pas de la syllepse narrative (LUTAS 2012).

<sup>2</sup> Cet aspect est néanmoins secondaire chez Colombbat, qui traque les évolutions de la notion chez les grammairiens de l'Antiquité ou du Moyen Âge.

<sup>3</sup> FUCHS 1994: 87 définit l'ambiguïté comme deux significations exclusives (ambiguïté alternative). Elle distingue de l'ambiguïté ci-dessus les cas de sous- et sur-détermination (FUCHS 1996:

au rôle du global dans la construction interprétative du sens, notamment de celui des figures (RASTIER 1997: 312-15, 321-22, ROUAYRENC 2009: 11-13); aux relations entre défigement et syllepse (SULLET-NYLANDER 1998: 215-16, ROMEBORN 2013: 8, RASTIER 2014)<sup>4</sup>.

La figure, comme d'autres, mais peut-être plus que d'autres, est complexe, instable, fortement dépendante des définitions et des exemples sur lesquels ces définitions s'appuient<sup>5</sup>. Cet état de fait me conduit à examiner d'abord d'un point de vue historique les relations entre la syllepse et d'autres figures du double sens avec lesquelles elle a souvent été mise en relation [1], dans l'optique de faire ressortir les problèmes liés à la caractérisation de la syllepse<sup>6</sup>. Sur cette base, je discuterai ensuite les critères distinguant la syllepse de son double, l'antanaclase; je proposerai notamment de ne pas se borner au critère distinctif de l'occurrence unique (syllepse) vs répétée (antanaclase) et de lui adjoindre un critère séman-

18 et 23): dans le premier, l'indétermination peut être complétée par le co-texte; dans le second, ce sont les inférences qui rendent possibles des interprétations qui se cumulent sans s'annuler. LANDHEER 2002: 2-3 considère que l'ambiguïté existe aussi en cas de cumul: ambiguïté disjonctive vs conjonctive. Les phénomènes d'ambiguïté par cumul, double sens, voire avec plusieurs niveaux ou parcours d'interprétations possibles fonctionnent plus souvent au niveau des textes. On peut certes considérer qu'en ce cas, il y a plurisémié (voir *infra*, 2.2), ce qui est tout à fait exact. Mais cela n'empêche pas que certaines manifestations de plurisémié soient ressenties comme ambiguës, lorsque les attentes liées à un genre prédisposent les lecteurs à un seul sens (comme dans les textes juridiques). Au demeurant, l'ambiguïté est un phénomène très vaste, tandis que la distinction entre syllepse et antanaclase porte sur l'ambiguïté lexicale, centrée sur la problématique de la polysémie et de l'homonymie. Evidemment, parler d'ambiguïté lexicale signifie qu'on distingue ces sources de l'ambiguïté de celles qui proviennent de la syntaxe, mais n'exclut pas la prise en compte de données contextuelles, des stratégies du locuteur et/ou de l'auditeur, du rôle de l'ambiguïté dans la poursuite éventuelle des interactions (WINTER-FROEMEL/ZIRKER 2010). Pour une mise au point sur le double sens, l'équivoque, l'ambiguïté, la bivalence, voir également les premières pages de WAHL 2009.

<sup>4</sup> Je suis infiniment redevable aux collègues avec qui j'ai échangé et qui ont éventuellement annoté une première version de ce texte, présenté dans le cadre d'une journée d'étude du programme européen Wordplay les 21-23 mai 2015 à Trier: Andreas Romeborn (Université de Göteborg), Michelle Lecolle (Université de Lorraine), Esme Winter-Froemel (Université de Trier), Marc Bonhomme (Université de Berne), Michèle Monte (Université de Toulon), Françoise Douay-Soublin (Université d'Aix-Marseille), Hugues Constantin de Chanay, Yannick Chevalier, Sylviane Rémi-Giraud, Philippe Wahl (Université de Lyon 2).

<sup>5</sup> C'est pourquoi COLOMBAT 2006: 15 considère que toute analyse doit intégrer un point de vue terminologique (D'où vient le terme?); définitionnel (Quelles sont ses diverses définitions?); fonctionnel (Quelles sont ses fonctions, quel est leur domaine d'incidence?). De plus, toute figure ne fait sens que par rapport à un dispositif (Quels rapports à d'autres figures, à certaines problématiques grammaticales et à leur figuralité étendue?) dans lequel elle s'insère. Enfin, toute définition doit être étudiée en relation avec les exemples.

<sup>6</sup> Je n'ai pas voulu faire l'économie de ce retour sur l'histoire, qui pourrait sembler une perte de temps au linguiste peu au fait des travaux sur les figures et qui préférerait lire d'emblée des analyses plus sémantiques, mais il m'a semblé utile d'aborder ces deux aspects pour permettre de meilleurs échanges sur la base d'une culture partagée ...

tique. Cela m'amènera à faire l'hypothèse que la syllepse repose sur des relations de polysémie, le plus souvent dans une occurrence unique (syllepse *in absentia*)<sup>7</sup>, mais aussi dans des occurrences répétées (syllepse *in praesentia*), tandis que l'antanaclase repose sur une homonymie qui passe le plus souvent par la répétition de l'occurrence (antanaclase *in praesentia*), mais qui peut aussi se produire avec une occurrence unique (antanaclase *in absentia*). Comme les relations sémantiques entre homonymie et polysémie sont complexes, je serai amené à préciser mes choix théoriques, privilégiant, en appui sur LECOLLE 2007 et NEMO 2014 une approche de la plurisémié (ou de la polysignifiante des mots et des énoncés), en langue et en discours [2]. C'est sur ce socle que distinguerai syllepses et antanaclases, en croisant le critère de la répétition (figures *in praesentia*) vs non répétition (figures *in absentia*) avec le critère sémantique polysémie vs homonymie [3]. Or le jeu avec la polysémie ou l'homonymie, en contexte, en répétant le mot ou non, entraîne des effets très différents, relativement aux relations entre le Même (qui s'ouvre à l'altérité) et l'Autre (qui peut se rapprocher du Même, sous certains aspects). Ce faisant, syllepses et antanaclases, lieux d'affleurements majeurs de la polysignifiante sémantique, se donnent du même coup comme des figures privilégiées de ce que j'ai appelé l'énonciation problématisante, confrontant en discours des points de vue (PDV) complexes, qui sont au cœur de l'analyse pragma-énonciative des figures<sup>8</sup> [4].

## 1. De la syllepse et d'autres figures du double sens

Je privilégierai, dans cet examen, des travaux modernes, notamment ceux de Dumarsais qui, le premier, dans *Des Tropes* (1730), parle de syllepse oratoire, sans négliger toutefois de faire écho aux conceptions du double sens dans l'Antiquité.

### 1.1 Des réflexions sur le double sens et l'ambiguïté dans l'Antiquité

La rhétorique antique ne traite pas de la syllepse, mais aborde néanmoins d'autres figures du double sens, à travers des réflexions sur l'ambiguïté de l'orateur chez Cicéron dans *De oratore*, sur l'amphilogie, l'*anaclasis* ou *antanaclasis* et la *paradiastolè* chez Rutilius Lupus puis chez Quintilien dans *De l'institution oratoire* (IX 3.65,

<sup>7</sup> Cette distinction, qui recoupe celle entre jeux de mots horizontaux et verticaux introduite par HAUSMANN 1974, renvoie à la question de savoir si les deux interprétations apparaissent dans l'énoncé (JDM *in praesentia* ou «horizontaux») ou non (JDM *in absentia* ou «verticaux»).

<sup>8</sup> L'analyse pragma-énonciative des figures déborde les seuls tropes et concerne l'ensemble du travail de figuration des prédications, y compris sous l'angle des relations de parallélisme, contraste, mise en relief qui affectent l'ordre des mots: voir RABATEL 2008a et b, 2011a et b, 2013d, 2015a, b et c.

68) et, en amont, chez Aristote, dans sa *Dialectique* (BAUER/KNAPE/KOCH/WINKLER 2010), voire dans sa *Rhétorique* à propos de la possibilité, concernant un même contenu, de choisir l'éloge ou le blâme, ainsi que le rappelait DOUAY 1993 (on aura reconnu là un possible du discours qui peut prendre la forme de la paradiastole). Dans le même article, Douay rappelle que l'Antiquité traite du double sens selon trois cas de figure: premièrement, un même mot peut avoir deux sens différents en contexte («ô *mulier vere mulier!*» [ô femme vraiment femme]), ce qui correspond peu ou prou à l'*emphasis*; deuxièmement, un même mot peut dire une chose en contexte positif et prendre une valeur sensiblement différente en contexte négatif: «*cum iis facta pax non erit pax ...*» [une paix avec eux ne sera pas une paix ...] (dans ce cas, l'*antanaclasis* est quasi-invinciblement doublée d'une paradiastole: «... *sed pactio servitutis*» [mais un pacte de servitude]); troisièmement, le sens du mot peut varier en cas de reprise diaphorique, avec l'exemple de Proculeius de Quintilien et du jeu sur «attendre»<sup>9</sup>, qui est distinct du quiproquo. Quintilien rassemble encore parmi les figures de construction le zeugme (*Institution oratoire*, VIII, 6.36), qui correspond à deux mots différents pour une même place syntaxique et la paradiastole (un même mot avec deux sens, ou deux associations de sens, deux valeurs différentes («*cum te pro astuto sapientem appelles, pro confidente fortem, pro illiberali, diligentem*», [ce que tu appelles sage au lieu de rusé, courageux au lieu de présomptueux, économe au lieu de ladre])). Douay remarque que

pour décortiquer ces exemples [relatifs à l'antanaclase<sup>10</sup> et à la paradiastole] ... il est indispensable d'admettre, non seulement que ce n'est pas la signification des mots qui est en cause, ni la valeur associée, mais encore et surtout, que cette valeur est relative, n'entrant pas dans un système unique, partagé par une communauté linguistique. (DOUAY 1993: 12)

D'où la différence entre syllepse (basée sur des valeurs lexicalisées) et antanaclase, reposant sur des usages plus discursifs, plus rhétoriques, voire plus polémiques. Douay conclut son très bel article en mettant en relation le rapport privilégié de l'antanaclase et de la paradiastole à l'*amphidoxal* d'Hermagoras (c'est-à-dire un mode d'intervention qui divise l'opinion/la doxa) correspondant à «des mots instables pour des valeurs relatives» (*ibid.*: 14). Il est on ne peut plus utile d'avoir en tête cet arrière-plan discursif et, pour tout dire, interactionnel et cognitif des figures<sup>11</sup>, et ce n'est pas un des moindres mérites des travaux de/sur l'Antiquité grecque ou romaine que de nous le rappeler.

<sup>9</sup> «*Cum Proculeius quereretur de filio quod is mortem suam expectaret, et ille dixisset se vero non expectare; imo, inquit, rogo, expectes*» [Proculeius reprochait à son fils qu'il attendait sa mort, et celui-ci lui ayant répliqué qu'il ne l'attendait pas: eh bien! reprit-il, je te prie de l'attendre].

<sup>10</sup> Douay cite Pascal: «la véritable éloquence se moque de l'éloquence».

<sup>11</sup> C'est aussi le choix de WAHL 2009, et c'est également celui que j'adopterai. Il serait en effet dommage de privilégier les seuls outils de la sémantique lexicale ou de la sémantique discursive, quand il est si rentable de les associer ...

### 1.2 La syllepse oratoire chez Dumarsais

Cependant, compte tenu des différences théoriques provoquées par l'émergence de la syllepse oratoire, je me bornerai dans cet article essentiellement aux relations établies par les Modernes entre antanaclase et syllepse oratoire, tout en privilégiant deux points stratégiques du «dispositif» (voir *supra* N5), les rapports entre syllepse, métaphore et calembour. J'en viens à la définition de Dumarsais et exemplifie cette dernière avec le vers d'*Andromaque* dans lequel «brûlé» renvoie aux incendies de Troie et aux ravages de la passion chez Pyrrhus:

La syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré. (DUMARSAIS 1977: 127)

- (1) Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie,  
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,  
*Brûlé* de plus de feux que je n'en allumai. (DUMARSAIS 1977: 107)

L'exemple, abondamment cité, est complexe. Si l'on prend la définition à la lettre, «brûlé» n'est «pris en deux sens dans la même phrase» que si on prend en compte l'anaphore avec «en», comme on le verra plus en détail *infra*: en effet, le seul sens possible de «brûlé de plus de feux» n'est que le sens métaphorique, tandis que le sens de «n'en allumai» porte en contexte sur le sens concret (propre?) de détruire par le feu, donc les deux termes sont univoques. De plus, la définition ne précise pas si le mot est répété ou non – et on verra ci après que Fontanier ne le précise pas non plus –, alors qu'au XX<sup>e</sup> siècle, un consensus s'est fait autour de l'idée que la syllepse «diffère de l'antanaclase en ceci que le terme figuré n'est pas répété» (MOLINIÉ 1992: 312). Mais si Dumarsais ne précise pas ce point, du moins l'exemple (1) permet de conclure que la syllepse ne répète pas le mot – là encore, abstraction faite de l'anaphore, qui n'est pas commentée par Dumarsais –, pas plus que les deux autres exemples qu'il cite:

- (2) Et moi, quoique je paraisse à Galathée *plus amer que* les herbes de Sardaigne. (*ibid.*: 128)  
(3) Hic jacet unoculus *visu* praestantior Argo  
Nomen Joannes, qui Ninivita fuit. (*ibid.*: 128)

### 1.3 Syllepse et autres tropes mixtes

Fontanier donne sa définition de la syllepse en la rangeant parmi les tropes mixtes:

Les tropes mixtes qu'on appelle syllepses, consistent à prendre un même mot tout-à-la-fois dans deux sens différents, l'un primitif ou censé tel, mais toujours du moins propre; et l'autre figuré ou censé tel, s'il ne l'est pas toujours en effet; ce qui a lieu par métonymie, par synecdoque, ou par métaphore. (FONTANIER 1977: 105)

Cette définition s'appuie sur le lien fondamental entre syllepse et métaphore – comme figure générique (ou métaphore<sup>1</sup>) regroupant métaphore (au sens spécifique, ou métaphore<sup>2</sup>), métonymie et synecdoque. Il illustre d'abord le lien avec la métonymie (trope par correspondance), en (4):

- (4) Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. (Fontanier 1968: 105)

En (4), «Rome» est le symbole de la république dans la première mention et, dans la deuxième mention, correspond au contenant qui renvoie à la ville même. Fontanier dresse ainsi une équivalence entre le sens figuré et métonymique d'abord, le sens propre ensuite. De plus, sa définition, quelques lignes plus haut, ne dit pas si ce mot peut être répété ou non. À l'évidence, l'exemple donné par Fontanier le répète, et ce n'est pas par inadvertance, puisqu'un des autres exemples qu'il donne de syllepse de métonymie comprend le mot *Rome* répété trois fois dans trois sens différents, la ville, dans le premier vers, la ville et les habitants dans le deuxième, les habitants seuls ou le peuple romain, dans le troisième<sup>12</sup>:

- (5) Rome enfin se découvre à ses regards cruels,  
Rome, jadis son temple et l'effroi des mortels;  
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,  
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre. (VOLTAIRE, *La Henriade*, apud FONTANIER, *ibid.*)

La syllepse de synecdoque (trope par connexion) est exemplifiée par l'exemple d'Oenone:

- (6) Un père en punissant, madame, est toujours père. (RACINE, *Phèdre*, apud FONTANIER 1968: 107)

Ici, la première occurrence, de sens propre, concerne le géniteur, la deuxième, de sens figuré, renvoie à l'image de bonté associée à la figure paternelle<sup>13</sup>.

Enfin, la syllepse de métaphore (trope par ressemblance) est illustrée par l'exemple fameux de Pyrrhus, dans *Andromaque*: c'est l'exemple (1)/(7) ci-dessus

<sup>12</sup> Voir aussi l'analyse d'exemples analogues sur Rome chez Du Bellay dans GAUDIN-BORDES/SALVAN 2009: 126-127. Sur la polysignifiante (en langue et en discours) des occurrences des noms de lieux habités, voir LECOLLE 2004 et 2007, notamment ses analyses des emplois métonymiques des toponymes ou des emplois de ces toponymes modifiés (par exemple en étant précédés par un article), et, plus particulièrement, les exemples de *Rome* ou *Bamako*. La question de la plurisémié est abordée plus en détail en 2.2.

<sup>13</sup> L'explication de Fontanier est discutable, et l'on pourrait parler plutôt de métonymie, vu le caractère qualitatif de la figure et de l'explication (KOCH/WINTER-FROEMEL 2009).

et ci-dessous, à cela près que Fontanier ne met pas en relief les mêmes mots que Dumarsais<sup>14</sup>:

- (7) Je souffre tous les *maux* que j'ai faits devant Troie,  
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,  
Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai. (RACINE, *Andromaque*, apud FONTANIER 1968: 107)

C'est là le seul exemple de syllepse qui «correspond» (avec les réserves évoquées plus haut) à la définition couramment admise de la syllepse (voir *supra* Molinié), par rapport aux huit autres exemples cités par Fontanier. Par la suite, il est intéressant de se rappeler que Fontanier prend soin de préciser que toutes les syllepses par métaphore ne reposent pas sur une comparaison, comme (8)

- (8) Et le Caucase affreux, t'engendrant en courroux,  
Te fit l'âme et le cœur plus durs que les cailloux (VIRGILE, *L'Énéide*, apud FONTANIER 1968: 108),

puisqu'il cite ce vers d'Hippolyte, en (9), dans lequel il n'y a pas de comparaison, mais une sorte d'attelage (le terme n'est pas utilisé par Fontanier):

- (9) C'est peu qu'avec son lait une fière Amazone  
M'ait fait sucer encore cet orgueil qui t'étonne (RACINE, *Phèdre*, apud FONTANIER, *ibid.*)

Les syllepses par métaphores peuvent ainsi être mises en relation avec d'autres figures, par exemple un zeugme/attelage, en (9) ou en (10). En effet, ROMEBORN 2013: 45 remarque que le vers célèbre de Hugo,

- (10) «vêtu de probité candide et de lin blanc»

comprend une syllepse («vêtu») et un attelage, «de probité candide et de lin blanc». C'est dire d'emblée la complexité du problème, bien entrevue par Fontanier, avec sa dénomination de «tropes mixtes» et l'emploi du mot «syllepses» au pluriel. Toutefois, ce lien entre les syllepses et les tropes, subsumé par la figure de la métaphore, n'est pas systématique, ni fondamental, LE GUERN 1973: 121 le juge accidentel. De fait, il faut distinguer entre métaphores vives et métaphores lexicalisées. C'est seulement dans ce dernier cas que la polysémie est ressentie par tous les usagers, parce qu'elle repose sur deux signifiés lexicalisés (voir aussi KERBRAT-ORECCHIONI 1977: 159). Il n'en va pas de même dans les métaphores vives/d'invention (voir la mise au

<sup>14</sup> Beauzée pas davantage, puisqu'il insiste sur «feux», tandis que d'autres englobent les deux termes, voire lui ajoutent «allumai»; d'autres signalent le lien entre «feux» et «en», l'anaphore pronominale orientant vers une possible antanaclase, puisqu'il y a, d'une certaine façon, une répétition de «feux».



point de ROMEBORN 2013: 48-50). Ce critère de la lexicalisation est très important, pour déterminer si on est face à des antanaclases ou à des syllepse, lorsqu'il y a des jeux de mots avec des expressions figées. Il est important de retenir que, parmi les syllepse citées par Dumarsais, certaines reposent sur des significations lexicalisées (exemples (1): «brûlé»; (7): «feux»), d'autres sur un sens contextuel non lexicalisé, comme les exemples (4) et (5) autour des valeurs associées à Rome, ou encore l'exemple (7), avec «maux».

#### 1.4 Syllepse et calembour

LE GUERN 2006 discute la définition de Dumarsais en remarquant qu'elle distingue mal la syllepse du calembour ou de l'allégorie, étant trop peu attentive à la façon dont se gère l'ambiguïté par rapport aux modes de manifestation des sens figuré et propre. Que le calembour joue sur deux mots différents (homonymie<sup>15</sup>) ou sur des sonorités approchantes (paronomase), dans les deux cas, un seul des signifiés est «référentiellement pertinent dans le cotexte» (LE GUERN 2006: 101), tandis que dans la syllepse, «chacun des deux signifiés portés par le signifiant commun est référentiellement pertinent» (*ibid.*: 102). Le lien entre syllepse et calembour est donc problématique, d'autant que l'existence de deux mots différents au plan du sens, quoique de forme similaire, dans le calembour, rapproche plutôt la figure de l'antanaclase, comme l'ont souligné Bescherelle ou Fontanier<sup>16</sup>. TODOROV 1993: 91 et 103 propose de distinguer la syllepse et l'antanaclase sur la base de l'occurrence unique ou multiple et rapproche la syllepse du calembour sur la base de l'occurrence unique qui joue avec l'identité (syllepse) ou la ressemblance des signifiants (calembour):

<sup>15</sup> J'emploie la notion en un sens relativement étroit, voir *infra* 2.1.

<sup>16</sup> Bescherelle note dans son *Dictionnaire national* que les antanaclases se définissent comme «Répétition d'un mot en le prenant dans un sens différent» et que «nos calembours ne sont guère que des antanaclases» (*apud* DOUAY 1993: 8). Fontanier rapproche l'antanaclase du calembour en soulignant le jeu avec la paronymie. Fontanier envisage paronomase et antanaclase avec réserve: «il faut convenir que ces combinaisons verbales, ces jeux de mots, ont en général moins de grâce dans notre langue que dans celle des Latins [il cite notamment «Inque meo nullum *carmine crimen*» (Ovide), «Incepio est *amentium* haud *amantium*» (Térence)]. Notre langue semble même les repousser comme à-peu-près indignes ... aussi n'en trouve-t-on presque point d'exemples dans nos bons écrivains» (FONTANIER 1968: 347). Quant à l'antanaclase des exemples cités par Fontanier («Prends-moi le bon parti, laisse-là tous les *livres* / Cent francs au denier cinq, combien font-ils? – vingt *livres*» (Boileau), «Mais au ressentiment si mon cœur s'est *mépris*, / C'est qu'il s'est cru toujours au-dessus du *mépris*» (Crébillon), «... Écoute, cher *comte*, / Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon *compte*» (Destouche)), elle «n'est employée dans tous ces mêmes exemples que pour la rime, que par manière de plaisanterie, ou que par une sorte de licence poétique, et nous n'avons garde de l'y considérer comme une beauté. Notre langue, nous ne saurions trop le dire, est essentiellement ennemie de toute affectation, de tout jeu de mots puéril» (*ibid.*: 348s.)

	identité des signifiants	ressemblance des signifiants
occurrence unique	syllèpse	calembour (contamination)
occurrence multiple	antanaclase	paronomase

Cette classification est discutable, parce qu'elle réduit les calembours à une occurrence unique, c'est-à-dire aux calembours *in absentia*<sup>17</sup> alors qu'il existe aussi des calembours *in praesentia* (par exemple *traduttore traditore*) d'une part et que, d'autre part (c'est une autre façon de formuler l'objection précédente), nombre de calembours sont paronomastiques, comme *traduttore traditore*. En fait, le classement de Todorov serait plus cohérent si les paronomases reposaient toujours sur des occurrences multiples homophones, comme dans «Le grand dieu feist les planettes et nous les platz nets», Rabelais, *Gargantua*, IV. *apud* WAHL 2009. Mais, il faut y insister, les calembours ne sont pas tous homophoniques (et *a fortiori* homonymiques), et la paronomase peut fonctionner *in absentia*, par référence à du pré-construit (par exemple des collocations), comme le montrent les exemples de la N17. En fait, ce qui rapproche le calembour de l'antanaclase, c'est leur commune visée pragmatique qui joue sur les mots; mais les moyens diffèrent (paronymie vs homonymie), en dépit d'une zone de chevauchement, avec les homophones non homographes, qui ne sont pas de véritables homonymes.

## 2. Syllèpse et antanaclase

L'examen des données historiques permet de dégager des tendances lourdes, que je voudrais discuter d'un point de vue théorique. En effet, le point de vue dominant, actuellement, est de définir la syllèpse en la distinguant de l'antanaclase, à partir du «critère formel de l'occurrence unique d'un signe actualisant en discours plus d'un sens» (MOLINIÉ 1992: 312, CHEVALIER/WAHL 2006: 8). À côté de ce consensus explicite, il existe une tendance beaucoup moins explicite – mais qu'il est possible d'inférer des définitions, des relations avec des figures proches et des exemples (suivant la recommandation de COLOMBAT, en N5) –, à assimiler plutôt la syllèpse à la polysémie et l'antanaclase à l'homonymie. Cette assimilation semble pouvoir être déduite du rapprochement entre antanaclase et calembour. Ainsi (11) repose sur un jeu de deux homonymes homophones et homographes, «livres» étant répété deux fois, d'abord au sens de monnaie, ensuite au sens d'ouvrages imprimés,

<sup>17</sup> Comme dans les exemples suivants: «Nanterre: la force brime [*prime*] le droit», «Allèchement [*allègements*] fiscaux» (JAUBERT 2011: 41). De même dans cet exemple de Littré que cite JAUBERT 2011: 36): «Calembour: Jeu de mots fondé sur des mots qui se ressemblent par le son, différant par le sens, comme quand M. de Bièvre disait que le temps était bon à mettre en cage, c'est-à-dire serein (serin)».

- (11) Armand, qui pour six vers m'a offert six cents livres / que ne puis-je à ce prix te vendre tous les livres. (COLLETET, *apud* DUPRIEZ 1980: 50, FONTANIER 1968: 348),

à la différence de (1/7), qui est une syllepse, «feux» n'étant employé qu'une fois, d'abord au sens figuré des feux de la passion («brûlé de feux»), puis au sens propre («que je n'en allumai»), ces deux sens reposant sur la polysémie d'un seul et même mot. Ces deux critères (un mot unique ou répété, polysémie ou homonymie) permettent de définir la syllepse comme une seule occurrence jouant sur la polysémie d'un même mot, tandis que l'antanaclase repose sur le jeu de la répétition de deux homonymes, la même forme phonique étant utilisée dans deux sens très différents. Le rapprochement entre antanaclase et calembour et le lien avec l'homonymie (à travers des exemples reposant sur des homographes, homophones) est défendu à des degrés divers notamment par FONTANIER 1968: 347s., TÔDOROV 1973, DUPRIEZ 1980, LANDHEER 1984, MOLINIÉ 1992, BONHOMME 2005, LE GUERN 2006, BAROU 2006: 245, MESSIAEN 2006: 117-18, LE PESANT 1997, RÉMI-GIRAUD 2006: 128, 136, RICALENS-POURCHOT 2011: 116. D'autres, moins nombreux, refusent de considérer que la syllepse ne soit pas concernée par l'homonymie, tels ROMEBORN 2013: 21<sup>18</sup>, et, avant lui, KERBRAT-ORECCHIONI 1977: 143-44, LANDHEER 1984, AQUIEN 1999: 451, WAHL 2009. Ces critères méritent d'être regardés de près. Pour reprendre l'enquête d'un point de vue théorique, il faut d'abord faire le point sur les notions de polysémie, d'homonymie, de polysignifiante et de plurisémié, sur les liens entre sémantique lexicale et discursive.

### 2.1 Complexité des notions de polysémie (faible, forte) et d'homonymie

Il est certain que le critère syntaxique (répétition vs absence de répétition) est plus maniable que le critère sémantique: car la distinction polysémie vs homonymie est labile. La distinction sens propre/sens figuré, centrale chez Dumarsais pour l'analyse classique de la syllepse, est relativisée chez FONTANIER (ROMEBORN 2013: 29-30), critiquée chez certains linguistes (TAMBA-MECZ 1981: 187-94, RASTIER 2001b: 138-59, MARQUE-PUCHEU 2001: 8-9)<sup>19</sup>, complexifiée par la différence entre sens virtuel et actuel, dans le co-texte (voir: «l'abus de vin mène à la bière», *apud* ROMEBORN 2013: 34). D'autre part, la distinction polysémie/homonymie n'est pas toujours facile à faire. Le critère distinctif entre polysémie et homonymie reste l'unicité du mot, malgré les évolutions diachroniques, comme Bréal l'avait souligné. Cependant, cette unicité est parfois difficile à établir, d'autant plus qu'on a abandonné le recours à l'étymologie, dans la mesure où ce critère n'est pas pertinent pour l'uni-

<sup>18</sup> Romeborn considère que la syllepse peut accueillir des homonymes, mais les calculs sur son corpus de syllepse chez Ponge montrent que la polysémie représente 96 %, l'homonymie 3,7 %, et les syllepse dites mixtes 0,3 %.

<sup>19</sup> Je partage cette critique, comme le lecteur le verra plus loin, lorsque je prendrai mes distances avec les conceptions lexicale(list)es du sens.

cité du mot en synchronie<sup>20</sup>. Certains mots sont considérés comme homonymes, comme *grève* (rivage/arrêt de travail) bien que provenant du même étymon; de même pour *côte* (rivage/os). Cela étant, ces distinctions ne sont pas systématiquement adoptées: ainsi, *Le Petit Robert* 1990 considère qu'il y a homonymie pour les deux sens de *grève*, mais pas pour *côte* (DERRADJI 2014: 60). De même *plateau* relève de la polysémie pour *Le Robert*, de l'homonymie pour le *TLFi*. De plus, en synchronie, et en discours, lorsqu'on est confronté à la créativité lexicale/discursive des jeux de mots (RABATEL 2016), on ne peut éviter que certains sens, du fait des relations contrastives structurant le jeu de mots, passent pour des innovations ou des remotivations qui aboutissent à l'idée que le lecteur se trouve face à des mots différents. Enfin, on peut avoir une conception restreinte, voire très restreinte de l'homonymie, en ne retenant comme homonymes que des formes homophones et homographes, voire celles qui ont le même genre grammatical, la même structure actantielle<sup>21</sup>; au contraire, on peut admettre comme homonymes des homophones non homographes ou des homographes non homophones. Je ne reprends pas à mon compte cette extension car elle brouille les frontières entre homonymie et paronymie. Bref, fondamentalement, ce qui est central ici, c'est la question du sens et de l'ambiguïté dans ses jeux avec le sens, aux plans du système *et* du discours, en y intégrant la dimension polyphonique, celle de l'innovation et de la créativité lexicale (cf. BLANK 2001, WINTER-FROEMEL 2013)<sup>22</sup>.

Par rapport à la porosité de la frontière entre polysémie et homonymie, il est stimulant de prendre en compte, non seulement les distinctions entre variation contextuelle, polysémie et homonymie (BLANK 2001: 103-12<sup>23</sup>), mais aussi la distinction opérée par RÉMI-GIRAUD 2006 entre polysémie forte ou faible, la polysémie faible correspondant au seuil minimal de distinction de deux significations d'un

<sup>20</sup> Rappelons que lorsque Bréal définit la polysémie, dans son ouvrage de 1897, il évoque la question sous un angle diachronique: «Donnons quelques exemples de cette polysémie. *Clef*, qui est emprunté aux arts mécaniques, appartient aussi à la musique. *Racine*, qui nous vient de l'agriculture, relève également des mathématiques et de la linguistique. *Base*, qui appartient à l'architecture, a sa place dans la chimie et l'art militaire» (BRÉAL 1897: 155).

<sup>21</sup> Voir l'exemple (11) qui repose sur des homonymes de genre grammatical différent ou l'exemple (26) sur les différences du nombre d'actants.

<sup>22</sup> Voir *infra*, les analyses des exemples (24) à (26), la section 4 et, surtout, l'étude consacrée aux blagues en comble (RABATEL, en lecture).

<sup>23</sup> Voir BLANK 2001: 111 notamment:

	Wortform	Referentenklasse	Semantische Relation A. G.
Variation contextuelle	identisch	identisch	nein (zu kleiner semantischer Abstand)
Polysemie	identisch	verschieden	ja
Homonymie	identisch	verschieden	nein (zu grosser semantischer Abstand)

Exemple de variation contextuelle: voir (5) avec les facettes de «Rome». Exemples d'homonymie: *louer* (vermieten) vs *louer* (loben), *riso* (Reis) vs *riso* (Lachen).

même mot (traits spécifiques), tandis que la polysémie forte concerne des traits génériques (RÉMI-GIRAUD 2006: 122-23). Rémi-Giraud considère que si le seuil maximal de la polysémie forte est dépassé, on est devant un cas d'homonymie avec deux mots différents. C'est ainsi qu'il y a homonymie<sup>24</sup> quand il y a franchissement de seuil, comme dans:

- (12) L'abus du vin mène à la bière (FOUCAULT 1988: 82, *apud* RÉMI-GIRAUD: 128) = homographes homocatégoriels: deux sens du nom «bière»
- (13) Les bons crus font les bonnes cuites (Pierre DAC, *apud* FOUCAULT 1988: 105 et RÉMI-GIRAUD: *ibid.*) = homographes hétérocategoriels (nom/adjectif «cru»)
- (14) Entre deux mots il faut choisir le moindre (FOUCAULT 1988: 40, *apud* RÉMI-GIRAUD: *ibid.*) = homophone non homographe
- (15) Un claquement dedans, mais dehors (Pierre DAC, *apud* FOUCAULT 1988: 87, RÉMI-GIRAUD: *ibid.*) = homophonie jouant avec les frontières de mots («dedans» vs «de dents»)

Quant à la polysémie forte, elle est exemplifiée par le cas «exemplaire» de la dérivation métaphorique, comme dans (16) et (17):

- (16) Les mers et les océans sont de vastes étendues d'eau salée, ce qui, pour autant, n'empêche pas les gros trafiquants de se sucrer avec (Pierre DAC, *apud* FOUCAULT 1988: 84, RÉMI-GIRAUD 2006: 130)
- (17) Le chasseur a pâli quand le léopard a foncé (FOUCAULT 1988: 84, RÉMI-GIRAUD, *ibid.*: 130)

Cependant RÉMI-GIRAUD 2006: 123 et 136 s'interroge, à propos de (17) pour savoir si «foncer» relève de la polysémie ou de l'homonymie, ce à quoi j'incline, parce qu'il me semble que chaque fois que la polysémie est forte, on entre dans une «zone grise» où l'on peut quitter la polysémie pour l'homonymie, en ce sens que le changement catégoriel (participe passé d'un verbe vs adjectif, en (16)), dans le contexte du jeu de mots, peut être ressenti comme renvoyant à des mots différents, entrant dans des structures syntaxiques différentes. Il en va de même en (17), bien que les deux acceptions de «a foncé» reposent sur un passé composé, dans la mesure où un premier verbe «foncer» (ayant comme étymon *fons*), renvoie au fait de mettre de l'intensité à une couleur, tandis que le deuxième, qui repose sur le même étymon, tout en ayant subi l'influence de *fondre*, selon le *Grand Larousse du Français Contemporain*, signifie «charger à fond, avec violence», ou «se déplacer très vite». Ce sont là deux isotopies bien distinctes, avec des synonymes très différents, *assombrir* dans le premier cas, *s'élancer*, *fondre sur*, *se jeter sur*, ou *galoper* dans le second. Sans doute y a-t-il de meilleurs exemples que (16) ou (17) pour justifier mon hypothèse, je renvoie dès à présent à l'analyse des exemples (24) ou (26)<sup>25</sup>.

<sup>24</sup> Cette homonymie s'entend ici au sens large, comme le montrent les exemples (14) et (15) qui pourraient être interprétés comme paronomases.

<sup>25</sup> Mais mon analyse de (25) montre que ce critère ne peut jouer seul, et qu'il faut lui ajouter d'autres paramètres textuels, comme je le dis *infra* à propos de (24).

## 2.2 *Plurisémie, polysignifiante, sémantique lexicale et sémantique discursive*

Les questions précédentes, théoriquement complexes, mettent en jeu des positions parfois très tranchées. Si l'on s'appuie sur les conceptions de Saussure, la polysémie n'existe pas. Rastier, par exemple, critique la polysémie en vertu de son opposition à une conception dualiste de la pensée et du langage, étayée sur une approche référentialiste du langage<sup>26</sup>, avec l'idée que les mots correspondraient à «un objet prototypique représenté par un concept prototypique», qui fonderait l'idée d'un sens premier ou propre, ce qui expliquerait qu'on passe par extension, analogie ou sens figuré à une multitude de significations différentes.

Le signifié reste assimilé à la pensée et le signifiant au langage, tant en philosophie du langage et en philosophie de l'esprit que dans les recherches cognitives. Ainsi, le dualisme maintient-il l'indépendance du langage à l'égard de la pensée: on admet qu'un signe peut avoir plusieurs sens (polysémie) et une notion plusieurs expressions (synonymie). (RASTIER 2014: 23)

Cette conception repose sur les nomenclatures des dictionnaires, une centration excessive sur l'approche lexicale de la sémantique, au détriment de la dimension fondamentalement textuelle du sens (*ibid.*: 24): partant de cette critique radicale, Rastier déplace le problème à l'intérieur de la langue en opposant des signes (signifiants + signifiés) à d'autres signes, ce qui le conduit à invalider la pertinence du concept de polysémie et à conclure que «Toute occurrence est un hapax» (*ibid.*: 26) et l'amène à privilégier le global (texte et co(n)texte) sur le local (énoncés, mots) pour saturer le sens d'énoncés sous-déterminés, indépendamment de cette saisie du global.

Rastier prend les exemples «Rocard monte au créneau» et «Bayard monte au créneau» pour faire remarquer que le contexte permet de choisir le sens /politique/ et une lecture avec expression figée (une lexie pour «monter au créneau») ou un sens /architecture militaire/ et une lecture analytique, compositionnelle («monter au créneau» = 3 lexies):

Autant dire, comme l'expérience philologique l'atteste, que le découpage de la chaîne syntagmatique en lexies puis en morphèmes dépend de conditions herméneutiques. La décomposition morphologique dépend des fonds sémantiques (isotopies) et mais aussi des formes sémantiques (comme les thèmes). (RASTIER *ibid.*: 29)

On ne peut que suivre Rastier dans cette analyse et sur l'importance du global sur le local. Mais s'il est vrai que dans cet exemple-ci, un seul sens est actualisé dans «Rocard monte au créneau», on ne peut pas pour autant considérer comme non pertinent le point de vue lexical, en langue et aussi en discours. De ce point de vue, il n'est pas inintéressant de penser l'extension du contexte militaire au contexte politique. Bref, la sémantique lexicale reste un point de vue théorique valable

<sup>26</sup> Et sur une ontologie qui oppose l'invariabilité du concept à la variabilité de ses manifestations phénoménologiques (RASTIER 2014: 25-26).

pour accéder aux stratifications du sens, aux façons de penser des sociétés, dans la lignée du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* de Benveniste, ou de *LTI, la langue du troisième Reich*, de KLEMPERER 1996: 199.

De plus, même au niveau local, les significations dépendent fortement des interrelations entre les mots dans les syntagmes: DERRADJI 2014: 67 rappelle que, dans les expressions, *une bonne vue, une belle vue*, ce sont les adjectifs qui affectent à *vue* une valeur différente (acuité visuelle/spectacle visuel) et qu'en même temps c'est *vue* qui détermine le sens de *bonne* et *belle*, la preuve en est que ces deux adjectifs n'ont plus le même sens dans *une bonne/belle femme, une bonne/belle heure, une bonne/belle pagaille*. Je partage donc l'idée que les analyses sémantiques doivent prendre en compte les relations croisées entre les mots constitutifs des syntagmes ainsi que l'organisation de la ou des prédications, sans compter le rôle déterminant des informations de nature textuelle/générique. C'est pourquoi je proposerai, plus loin, la notion de point de vue pour souligner que la dimension sémantique des mots ne fait vraiment sens, aux plans interactionnel et interprétatif, que dans le cadre des prédications, elles-mêmes inscrites dans des textes, des genres, des situations qui aident à orienter le sens dans telle direction et à combler la sous-détermination des mots.

D'une façon générale, je réfute les approches lexicalistes qui distinguent entre sens premier, second, sens propre, sens figuré<sup>27</sup>, et pense que le sens ne s'actualise qu'en contexte, dans des prédications situées, ancrées dans des textes, des genres, des situations, à partir d'une saisie cognitive et praxéologique du monde, reposant sur des formes schématiques déformables, selon les genres et les situations, ne considérant pas à part les emplois figuraux (notamment métaphoriques) ou phraséologiques des emplois «ordinaires». Sous les réserves ci-dessus, je suis proche du point de vue de Rastier ou de celui de la sémantique indexicale de CADOT/VISSETTI 2001, NEMO 2014<sup>28</sup>: l'idée de base est celle de la polysémie ou de la polysignifiante des lexèmes (cf. LECOLLE 2007), dont l'association à des référents et à des signifiés est seconde (c'est le profilage), dé-pendante des contextes.

En fonction des considérations précédentes, je considère que la question polysémie vs homophonie gagne à être enrichie par la distinction polysémie faible/forte (quand bien même elle est difficile à manier) et par la prise en compte de la dimension fondamentale des prédications, en s'ouvrant aux recherches actuelles sur la plurisémié, qui ne portent plus sur le mot, mais le sens des énoncés dans des textes, des genres, des situations, et en tant qu'ils prédisent quelque chose du point de vue d'un énonciateur qui ne réfère pas au monde en faisant abstraction de son point de vue sur les objets du discours, dans la mesure où il cherche à influencer sur la compréhension de son co-énonciateur et à orienter ses interprétations ou ses réac-

<sup>27</sup> Cependant, il y a une limite à la critique théorique de la notion de sens propre, c'est qu'il est difficile de s'en passer au plan descriptif. Je l'emploierai donc comme une approximation inévitable ...

<sup>28</sup> Dont l'approche phénoménologique, gestaltiste, est bien différente de celle de Rastier, mais dont le résultat revient quasiment au même.

tions en anticipant sur la dimension responsive de toute prédication. Prendre en compte la dimension des prédications, c'est élargir la réflexion sémantique des mots vers le texte, et cette extension est indispensable pour traiter de tous les aspects «des sens multiples en emploi», selon la formule de F.Nemo:

La première question qui se pose quand on aborde la question des sens multiples est donc de savoir si cette expression n'a pas elle-même des sens multiples, à la fois parce qu'elle peut se poser au niveau du signe comme de l'énoncé, ce qui n'est pas du tout la même chose, et parce qu'elle recouvre en fait à la fois une question très classique et une question qui ne l'est pas du tout et qui mérite d'être explicitée.

La première concerne les sens *alternatifs* d'un signe ou d'une séquence, soit respectivement la polysémie ou l'ambiguïté, alors que la seconde concerne des sens *superposés* (et simultanés) associés à l'emploi d'un signe ou d'une séquence, autrement dit ce que nous appellerons la *plurisémie*. Parler de sens *superposés*, ou encore de strates interprétatives repose sur un constat simple, à savoir que très souvent l'analyse des emplois montre que les interprétations ne sont pas exclusives les unes des autres mais en réalité cumulables<sup>29</sup>. (NEMO 2014: 41-42)

Il s'ensuit qu'il est capital de distinguer un certain nombre de strates (morphémiques, constructionnelles, contextuelles et prosodiques) qui permettent de rendre compte du sens des signes et de celui des séquences par la prise en compte d'informations supplémentaires qui permettent de traiter correctement la sous-détermination des signes et séquences par une intégration sémantique des différents niveaux, de leurs contraintes et de leurs intersections (NEMO 2014: 52-54).

Dans un ordre d'idée approchant, Lecolle propose elle aussi «une approche dynamique du sens et de la signification, opposée à une conception univoque et fixe du sens» (LECOLLE 2007: 122). Elle montre, à partir des noms propres de toponyme (mais la démonstration peut être généralisée) que le Npr porte une instruction d'identité et d'unicité, à travers son référent, tout en renvoyant à des valeurs sémantico-référentielles différentes (des facettes) en sorte que le mot se caractérise par sa polysignifiante, «que ce soit dans son sémantisme originel ou de par son histoire. Du fait de cette polysignifiante, il est tout particulièrement perméable au contexte» (LECOLLE 2007: 104).

En appui sur ces conceptions complémentaires de la plurisémie (discursive) et de la polysignifiante (en langue et en discours), j'utiliserai le concept de point de vue (PDV)<sup>30</sup> pour rendre compte des phénomènes de construction de sens, et celui

<sup>29</sup> Je prends en compte cette idée lorsque j'évoque les PDV cumulatifs ou substitutifs: voir RABATEL 2008: 26-35, 2015d: 52-58 et dans l'article qui prolonge cette réflexion avec l'analyse des blagues en *comble*.

<sup>30</sup> La notion de PDV considère que les propositions sont bifaces, compte tenu du fait que les choix de référenciation ne font pas que dénoter les objets du discours, ils renseignent aussi sur la façon dont l'énonciateur envisage cet objet, de quel point de vue (au sens spatio-temporel, notionnel, etc.). Un PDV correspond le plus souvent à une prédication. Mais l'empan peut varier: d'une part, il peut englober plusieurs prédications ayant le même thème ou la même orientation argumentative; d'autre part, un PDV peut se limiter à une lexie à laquelle la mémoire discursive associe des PDV (à l'instar du mot *racaille*, durant les «années Sarkozy», qui est perçu comme l'emblème des discours racistes antimusulmans). Pour une présentation détaillée, voir RABATEL 2012.



de PDV en confrontation pour des relations entre des sens doubles avec lesquels l'énonciateur primaire des textes joue, dans des prédications qui ne tirent leur sens complet que de leur articulation avec le global, non sans s'appuyer, bien évidemment, sur les relations de sens (sous-déterminées) internes aux mots, aux syntagmes et aux énoncés. En définitive, je retiens de ce qui précède l'idée qu'une double approche sémantique, lexicale et discursive, est pertinente, à l'aune des conceptions de la plurisémié et de la polysignifiante écoquées ci-dessus.

### 2.3 *L'insuffisance du seul critère de la répétition*

Deux points méritent d'être examinés. D'une part, le caractère obligatoire ou non de l'occurrence unique de la syllepse, d'autre part celui, tout aussi obligatoire, de l'occurrence répétée dans l'antanaclase. Pour répondre à la question, on se demandera si on peut s'en tenir au critère syntaxique, si la polysémie est compatible avec la répétition de terme et si le jeu avec l'homonymie peut fonctionner avec une occurrence unique.

Nombre d'exemples cités dans les manuels privilégient des syllepse sans répétition, mais on a vu plus haut que Dumarsais, et, surtout, Fontanier n'accordaient pas une grande importance à ce critère, le premier en ne le précisant pas dans la définition, le deuxième, pas davantage, mais en ayant soin de citer des exemples de syllepse avec des répétitions du même mot. Un des exemples cités par ROMEBORN 2013: 40 pour justifier la répétition dans l'antanaclase est problématique, d'abord parce qu'on pourrait parler d'isolexisme ou de polyptote:

(18) Vous vous changez, changez de Kelton (BACRY 1992: 280)

Ensuite, l'exemple pose problème car il invite à s'interroger sur la question de savoir si le critère de la répétition est suffisant, à lui seul, pour définir une antanaclase. En effet, si l'on prend aussi en compte le critère sémantique, (18) est plutôt une syllepse, car il y a un jeu sur deux significations du même mot, le verbe pronominal, *se changer* en construction absolue (= changer d'apparence, changer de tenue) et le verbe transitif *changer* avec son complément (= changer de X), le tout invitant à conclure que les montres étant des accessoires de mode, on doit en changer en même temps qu'on change de tenue. L'absence de répétition pour la syllepse et sa nécessité pour l'antanaclase, entérinée par la quasi totalité des spécialistes, est cependant contestée par BACRY 1992 et BALLABRIGA 2006. Quant à Beauzée et à Fontanier, ils confondent les deux procédés. À cet égard, les arguments de FONTANIER 1977: 105 sont très révélateurs. Fontanier parle «d'un même mot tout à la fois en deux sens différents». ROUYARENC 2006: 157 remarque que Fontanier ne dit pas que le mot peut être unique ou répété (voir *supra* 1.3). De plus, ce dernier donne des exemples de syllepse par synecdoque dans lesquels le même terme est répété, comme dans l'exemple (6) ou encore dans l'exemple (19):

(19) Le singe est toujours singe, et le loup toujours loup. (FONTANIER 1977: 106),

Fontanier écrit que

cela veut dire que rien ne peut changer le naturel, les mœurs du singe et du loup, et que ces animaux seront toujours les mêmes à cet égard. (*ibid.*: 106)

C'est bien le même mot qui est répété, sous deux facettes différentes, l'animal dans son comportement, avec ses éventuels différences selon les caractères, et l'animal en tant qu'espèce. Il y a syllepse et non antanaclase, car les termes ne sont pas des homonymes. Et, chose tout aussi importante, il y a syllepse *en dépit* de la répétition, *parce que le terme répété est bien le même*, et que les jeux de sens relèvent se rapprochent d'une plurisémié discursive car il s'agit de significations contextualisées, non lexicalisées.

On a donc le choix, soit de privilégier le critère de la répétition sèche (et alors ces exemples ne sont pas des syllepses: ce sont des antanaclases); soit de regarder de plus près ce qui est répété, au plan sémantique: et alors ces exemples sont des syllepses (*in praesentia*), comme je le crois. Mais dans ce cas, la répétition n'est un critère important qu'à la condition de spécifier que la répétition concerne dans les antanaclases deux mots différents (des homonymes) tandis que dans les syllepses, elle marque deux significations distinctes d'un même signifiant, envisagé sous des points de vue différents. La distinction fondamentale est que dans la syllepse, on envisage une même réalité, un même signifiant, sous deux sens/interprétations différentes, selon des relations cognitivo-interactionnelles variées, le plus souvent complémentaires<sup>31</sup>, lexicalisées, polysémiques, tandis que dans l'antanaclase, il y a deux signifiants semblables, les homonymes, renvoyant à des signifiés et à des réalités différents, que l'on rassemble dans une certaine intention, précisée par le co-texte, souvent ludique, en proposant, comme le dit Douay, des associations discursives non lexicalisées.

Dans ces conditions, il est difficile de s'en tenir au seul critère de la répétition, il faut encore regarder si la polysémie est compatible avec des occurrences répétées, et, inversement, si l'homonymie existe avec une occurrence unique. Dans le premier cas, je propose qu'on parle de syllepse *in praesentia* et dans le second d'antanaclase *in absentia*. Examinons successivement ces deux cas de figure.

On trouve une argumentation à l'appui de l'hypothèse de la syllepse *in praesentia* chez Beauzée. Il cite des exemples tels que

(20) Nerone neronior ipso

(21) Plus Mars que le Mars de la Thrace

<sup>31</sup> Voir mon article «Analyse pragma-énonciative des syllepses et antanaclases dans les blagues en *comble*» (RABATEL, en lecture), dans lequel je traite des relations sémantico-cognitives de cumul des points de vue et de la posture énonciative de co-énonciation, lorsque la syllepse est dans des assertions sérieuses.

pour justifier l'existence d'une syllepse basée sur une antonomase. Et il poursuit:

Je dis que dans ces exemples il y a *syllépse*, quoique le mot pris à double sens soit exprimé deux fois: c'est que s'il n'est pas répété dans les exemples ordinaires, il est sous-entendu ... et que l'ellipse n'est point nécessaire à la constitution de la syllepse. (BEAUZÉE 1765: 719b, *apud* GOUVARD 2006: 81)

Le Guern, revenant sur ces analyses, affirme, alléguant l'exemple (11) ci-dessus, qu'en procédant ainsi, Beauzée «a confondu la syllepse et l'antanaclase» (LE GUERN 2006: 98). Or Beauzée a raison: car si l'exemple (11) est une antanaclase, il n'a rien à voir avec les exemples (20) ou (21): de fait, c'est toujours de Néron qu'il s'agit, un Néron comparé avec l'idée par excellence qui est attachée à ce nom propre, par antonomase. Mais il n'y a pas deux mots différents, dans un cas, le nom propre renvoie à la personne, et dans l'autre aux valeurs parangonales qui ont été associées au personnage; autant dire que Néron colle on ne peut mieux à son personnage, qu'il ne s'est jamais autant révélé être lui-même, etc. Toutes ces paraphrases justifient l'hypothèse de la syllepse (avec antonomase), et, en définitive, permettent de conclure à l'importance relative de la répétition, pour peu que ce soit bien le même mot, voire le même référent<sup>32</sup>. En conclusion, Beauzée souligne que définir la syllepse comme une tournure dans laquelle «le même mot est pris en deux sens différents dans la même phrase» ne signifie pas nécessairement qu'il ne puisse pas ne pas être répété, et que, s'il l'est, il s'agit bien du même mot (GOUVARD 2006: 81). Ainsi, il est possible que des syllepses répètent le même signe, comme dans

(22) Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. (Pascal)

parce que, malgré les différences de signification (faculté de raisonner *vs* explication d'un fait, d'une action), chacun reconnaît que ces polysèmes renvoient au même mot<sup>33</sup>.

La deuxième hypothèse, celle de l'antanaclase *in absentia*, est attestée par des exemples tels que (17). En effet, «foncé» peut s'entendre comme le participe passé du verbe *foncer*, dans la subordonnée, et la pâleur du chasseur s'explique par le bond du léopard sur sa personne, selon une relation de causalité. Mais «foncé» peut indiquer, de façon contrastive, une différence de couleur, entre un chasseur devenu blanc comme un linge au moment où le léopard fonce/devient sombre. Mais cette hypothèse est vraiment limite, car l'opposition de teint est convoquée comme un possible de la langue, pour susciter le rire, sans être véritablement actualisée en dis-

<sup>32</sup> CONSTANTIN DE CHANAY 2006: 175 insiste sur le fait que, plutôt que de toujours parler des relations entre signifiant et signifiés, il vaut mieux parler de relations entre le lexème et des référents possibles (voir aussi BENVENISTE 1966: 52).

<sup>33</sup> C'est pourquoi je considère (22) comme une syllepse (*in praesentia*), et non comme une antanaclase.

cours<sup>34</sup>. De même quand, confronté à un menu de restaurant aussi cher que limité et quelconque (et restrictif) dans ses (menus) choix, vous vous écriez,

(23) Ça c'est du menu!

De même encore dans cet exemple que j'emprunte à Rastier, à propos d'une dévote coquette aimant fort la bagatelle:

(24) Ah! cher conseiller, je me damne!  
– Et moi je me sauve, m'écriai-je et aussitôt je cours à la porte pour sortir.» (GODAR D'AUCOUR, *apud* RASTIER 2014: 30)

Contrairement à Rastier (et à l'opinion générale) qui voit une syllepse sur «sauve», j'y vois une antanaclase: car l'homme s'enfuit, mais, ce faisant, il se sauve, c'est-à-dire qu'il fait son salut en évitant de pécher ... La différence n'est pas que référentielle, elle est lexicale/discursive, même si le mot n'a qu'une entrée dans le dictionnaire. Car en contexte, «se sauver» active d'abord le sens de «chercher un refuge dans la fuite», conformément à la fin de la phrase («et aussitôt je cours ... pour sortir»). Toutefois le contraste entre «se sauve» et le verbe «se damner», renforcé par le *et* et le tonique *moi*, oriente vers le sens «faire son salut éternel». On peut certes considérer qu'il y a là deux acceptions polysémiques, mais n'y a-t-il pas, là encore, en contexte, deux valeurs très différentes, au point que si la première acception de *se sauver* a des synonymes (*décamper*, *s'évader*), la seconde n'en a pas? On a d'un côté des corrélats qui renvoient à *sauvetage/sauveteur*, *salut/sauveur*, bref, à la préservation des choses, de son être ou de son âme, qui est le plus souvent valorisée *vs*, d'un autre côté, ce qui concerne la fuite, dont les synonymes familiers ou populaires (*prendre le large*, *la poudre d'escampette*, *décamper*, *se tailler*, *se barrer*, *filer à l'anglaise*) sont orientés négativement. Bref, en contexte, deux univers aux antipodes, qui peuvent justifier l'impression de deux séries homonymes puisque les valeurs divergent dans des séries différentes.

Que le mot ne soit pas répété n'empêche pas de comprendre qu'il y a bien un jeu sur des homonymes, même si la répétition y aiderait. Cela étant, *d'autres indices peuvent mettre sur la voie d'une lecture à double sens/double mot*, ainsi que je l'ai montré pour des contrepèteries *in absentia*: par exemple le caractère étonnant du sens de l'énoncé, qui invite à rechercher un sens plus acceptable; des indices lexicaux, tels l'inappropriété de certains termes ou leur caractère inattendu; des relations de contraste, comme en (24), entre «se sauver» et «damner», des indices prosodiques (pauses, accent d'intensité sur le mot sur lequel il y a intention d'équivoquer); des indices phonétiques, éventuellement associés aux précédents; des

<sup>34</sup> Évidemment, l'interprétation s'appuie sur une conception normative du discours, comme un relecteur le remarque, qui voudrait que tout discours soit sérieux, moyennant quoi tout effet de sens fantaisiste qui s'écarte de cette norme serait jugé «non actualisé».

indices syntaxiques, tels des emplois limites (comme en (23)); des indices graphiques ou des indices posturo-mimo-gestuels; des commentaires métalinguistiques, ou, à tout le moins, des indications linguistiques qui invitent à rechercher l'hypothèse d'un double sens, comme la mise en relief du pronom personnel tonique précédé du connecteur «*et moi je me sauve*», en (24), qui invite à réinterpréter «se sauver» dans la perspective contrastive du salut par opposition à la damnation; des indices génériques ou situationnels, comme le fait de raconter des histoires drôles mettant en scène religion et sexe, ce qui entraîne deux lectures isotopiques superposées, comme en (24), etc. Ainsi, syllepse et antanaclase ont en commun d'être signalées par des indices variés qui sont censés attirer l'attention du destinataire sur une lecture à plusieurs niveaux possibles, selon les parcours de sens et leurs appariements. Ces indices sont très nets avec la répétition, ils le sont moins dans les autres cas, d'autant plus que ces indices ne sont pas des marques monovalentes, mais leur congruence, les rapports avec le contexte comme avec la situation et le genre compensent cette sous-détermination sémantique et s'avèrent des signaux efficaces pour activer une lecture plurisémié de nature plus ou moins ludique selon qu'il y ait jeu de mots ou non, ou encore selon que le jeu avec les mots fonctionne dans des actes de langage sérieux ou feints (RABATEL 2016)<sup>35</sup>.

Certes, les antanaclases *in absentia* sont plus rares que les antanaclases *in praesentia*, tout comme les syllepses *in praesentia* sont moins fréquentes que les syllepses *in absentia*. De plus, l'antanaclase *in absentia* est incontestablement plus difficile à repérer que celle *in praesentia*<sup>36</sup>, tout comme l'est la contrepèterie *in absentia* par rapport à celle qui est *in praesentia* (RABATEL 2015d). Que le procédé soit rare, complexe, tortueux ne l'empêche pas d'exister, et seule une analyse sémantique de la prédication, basée sur la prise en compte de PDV en confrontation permet son repérage, en s'appuyant sur les indices co-textuels ou contextuels évoqués ci-dessus, qui ouvrent une lecture plurisémié.

<sup>35</sup> Chacun des facteurs précédents qui signalent une lecture à double sens demanderait d'être modélisé. De surcroît, la notion de répétition devrait être affinée, car il n'y a rien de commun, ainsi que le remarque un des relecteurs, entre l'anaphore référentielle, un simple écho dans une chaîne, une reprise diaphorique, une structure de liste, etc. C'est dire que cette tentative de mise en ordre laisse pendantes bien des questions qui devraient faire l'objet d'approfondissements ultérieurs.

<sup>36</sup> On en dira autant pour la syllepse *in absentia*, plus difficile à repérer que la syllepse *in praesentia* (cf. CHEVALIER 2006).

### 3. De la complémentarité des critères syntaxiques et sémantiques dans les syllepse et antanaclases *in praesentia* et *in absentia*

Par conséquent:

1° On peut avoir des syllepse avec répétition, quoique ce ne soit pas le cas le plus fréquent: l'essentiel est qu'on joue sur des sens<sup>37</sup> différents du même mot. C'est ce qui explique que

- lorsqu'il y a reprise d'un mot par une anaphore, on touche là un cas de répétition qui n'empêche pas la syllepse: c'est bien le même mot dont il est question, envisagé sous deux points de vue différents: ainsi, dans «brûler de plus de *feux* (*sens figuré, passion*) que je n'*en* (*sens propre*) allumai», reprendre «feux» par le pronom «en» n'enlève rien à la syllepse, tout comme «faites percer ce *cœur* (*sens propre*) *qui* (*sens figuré*) n'y peut consentir» (*apud* ROMEBORN 2013: 42-43). Contrairement à ce que dit l'auteur, il n'y a pas de zone floue, on est toujours face au même référent, comme le confirme l'existence même de la reprise pronominale (même si les points de vue sur le référent peuvent varier) ...
- il y a en effet syllepse dans les comparatives. Beauzée va jusqu'à restreindre la syllepse à ces dernières:

Il me semble que ce trope n'est d'usage que dans les phrases explicitement comparatives, de quelque nature que soit la rapport énoncé par la comparaison, ou d'égalité, ou de supériorité, ou d'infériorité: «Brûlé de tant de feux que je n'en allumai, ou de plus de feux, ou de moins de feux que je n'en allumai». (BEAUZÉE 1765: 719b, *apud* Gouvard 2006: 80)

Le terme comparaison ne renvoie plus à l'idée vague d'analogie, comme chez Dumasais, qui associait syllepse et métaphore, mais à une structure syntaxique définie.

Partant de là, le point nodal de la syllepse n'est pas l'association, considérée pour elle-même, d'un sens propre et d'un sens figuré, mais la synthèse de ces deux significations *par le biais d'une tournure comparative*. Ou pour le dire autrement, ce n'est pas la création sémantique d'un 'sens figuré' en soi, co-occurent au sens propre, qui est le moteur du trope, mais la réalisation d'une tournure comparative qui convoque deux sens *préexistants* de ce mot. (GOUVARD 2006: 80)<sup>38</sup>

L'interprétation est intéressante, dans la glose finale qu'en propose Gouvard, relativement à l'existence d'un même mot envisagé sous deux sens lexicalisés préexistants, loin du rapport analogique qui peut jouer sur des métaphores vives.

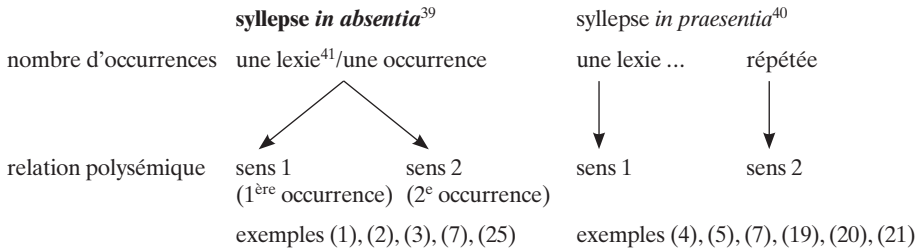
<sup>37</sup> Parfois, il s'agit moins de significations attachées aux mots que de facettes qui évoquent des aspects liés aux référents: c'est par exemple le cas avec la répétition de «Rome», en (5), qui envisage la ville sous différents aspects de sa géographie, de son histoire politique.

<sup>38</sup> La réflexion de Beauzée s'explique aussi par le fait qu'il réfléchit aux relations de la syllepse avec la synthèse (figure de construction), les deux figures relevant de l'ellipse. Dans le même temps qu'il restreint la syllepse aux «phrases explicitement comparatives», il étend la figure à la construction sans ellipse (antanaclase) (CHEVALIER/WAHL 2006: 7).

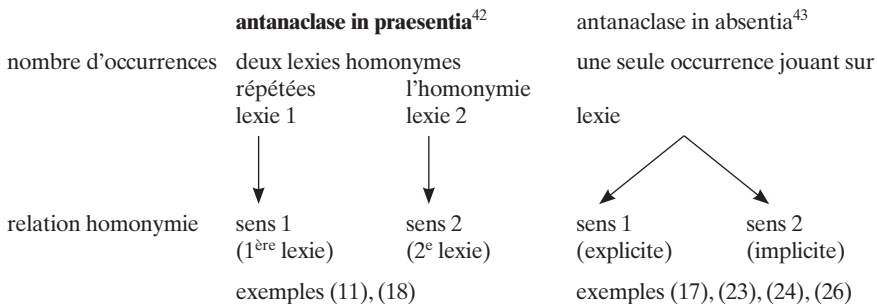
2° On peut avoir des antanaclase *in absentia*, c'est-à-dire avec ellipse (ou effacement) du mot répété, quoique le cas le plus fréquent soit la répétition du mot homophone: l'essentiel est que, répété ou implicite, les termes ou les signifiés avec lesquels l'antanaclase joue n'ont rien en commun au plan du signifié, par delà une rencontre homophonique de surface.

Je résume ce qui précède dans les schémas suivants selon les critères des occurrences et des relations sémantiques.

**Schéma de la syllepse: polysémie, sans répétition (cas le plus fréquent)** ou avec répétition:



**Schéma de l'antanaclase: homophonie, avec répétition (cas le plus fréquent)** ou sans répétition:



Cette analyse prend le contrepied de celle d'A. Romeborn, puisqu'elle valorise au niveau 1 l'opposition sémantique polysémie vs homonymie, ce qui permet de distinguer la syllepse (polysémie) de l'antanaclase (homonymie), tandis que le niveau 2, avec la distinction entre occurrence unique vs occurrence répétée, permet d'oppo-

<sup>39</sup> BALLABRIGA 2006 parle en ce cas d'antanaclase interne. Cette dernière est totale si le terme est répété (*in praesentia*), partielle s'il n'est pas répété (*in absentia*). Selon Romeborn (correspondance privée, mai 2014; de même dans les notes suivantes), syllepse par polysémie.

<sup>40</sup> Selon Romeborn, antanaclase par polysémie.

<sup>41</sup> Au sens que lui donne NEVEU 2004: 178.

<sup>42</sup> Cette antanaclase *in praesentia* correspond à l'antanaclase totale externe de BALLABRIGA 2006. Selon Romeborn, antanaclase par homonymie.

<sup>43</sup> Cette antanaclase *in absentia* correspond à l'antanaclase totale interne de BALLABRIGA 2006. Selon Romeborn, syllepse par homonymie.

ser les figures *in absentia* (occurrence unique) et *in praesentia* (occurrence répétée): il n'est pas étonnant que la schématisation que je propose soit donc différente de celle de Romeborn. Cela dit, les deux approches, même si elles n'accordent pas la prééminence aux mêmes critères (ces derniers étant identiques), ont toutes deux leur cohérence<sup>44</sup>.

Il s'agit moins dans mon esprit de substituer une approche à une autre que de les compléter, parce que chaque approche présente des avantages et des faiblesses – celle que je propose n'échappant pas à la règle, j'ai suffisamment insisté sur la difficulté de distinguer, dans certains cas, entre polysémie et homonymie. Il me semble néanmoins que la difficulté peut être sinon levée, du moins aplanie, si l'on s'appuie d'une part sur la distinction entre polysémie faible et forte (s'il existe une zone grise entre syllepse et antanaclase, on peut faire l'hypothèse qu'elle est occupée par la polysémie forte), d'autre part sur la prise en compte des relations sémantiques de l'ensemble de la prédication. C'est en fonction de cela que je distinguerai (25) et (26), cités par Wikipédia comme antanaclases *in absentia*:

(25) L'intelligence, c'est comme les parachutes, quand on en n'a pas, on *s'écrase*.» (P.Desproges, Wikipédia)

(25) s'analyse comme syllepse d'une part en raison du fait que le verbe pronominal «s'écraser» renvoie d'abord au sens propre («se disloquer en tombant sur un obstacle») puis au sens figuré («se taire, ne pas intervenir»), d'autre part en raison de la structure comparative. C'est un cas on ne peut plus clair de syllepse, qui se trouve pourtant rangé sous l'entrée antanaclase dans Wikipédia, où il est répertorié comme «antanaclase elliptique» utilisant une seule fois un mot en des sens différents. Mais on ne voit pas pourquoi l'ellipse plaiderait pour l'antanaclase, compte tenu du fait que le verbe pronominal (*s'écraser = se taire*) ou le transitif direct (*s'écraser = se disloquer*) ne figurent pas dans deux entrées différentes des dictionnaires<sup>45</sup>. Et même le jeu des modalités que signale un des relecteurs – avec la modalité ontique du constat (on se casse la figure), opposée à la modalité déontique de la deuxième acception (on doit se taire) – ne permet pas de plaider en faveur de deux mots différents; au contraire, le jeu exhibe l'équivoque du terme.

Il en va autrement pour «sécher», en (26).

(26) Les étudiants, c'est comme le linge, quand il fait beau, ça *sèche*. (Wikipédia)

(26), malgré la permanence de la structure comparative, est plus difficile à analyser comme syllepse, même si les significations de «sécher» suivantes figurent sous la

<sup>44</sup> La distinction antanaclase «par polysémie» et «par homonymie» ne figure pas dans la thèse de Romeborn. Ce dernier la propose dans une correspondance privée suite à la lecture de ce texte.

<sup>45</sup> On imagine que c'est cette différence d'emploi qui a pu inciter les rédacteurs de Wikipedia à conclure en faveur de l'antanaclase.



même entrée dictionnaire et si «sécher» n'est répété qu'une fois. Car si «sécher» est rapporté au linge, c'est un verbe intransitif et s'il est rapporté aux étudiants, c'est un verbe transitif, avec un sens d'argot scolaire pour «manquer volontairement un cours» (*Grand Larousse de la Langue Française*: 5418). Certes, on peut opposer un sens «propre» à un sens «figuré», mais il me semble important de mettre en avant la différence de construction: on est dans une polysémie forte plus forte que la précédente, puisqu'elle joue sur des fonctionnements syntaxiques distincts – et en ce sens, le jeu va plus loin que le jeu des modalités en (25). En effet, dans «le linge sèche», il y a effacement de l'agent (le vent) et le linge est le patient/siège, tandis que dans «les étudiants sèchent», en emploi absolu, les étudiants sont agent. Ce changement de rôle actantiel (en lien avec la distinction animé/inanimé), en synchronie, du fait de la mise en relation discursive, par le jeu de mots, *de deux univers apparemment incommensurables*, rapproche la polysémie d'un fonctionnement homonymique.

Bref, si je relativise l'opposition polysémie vs homophonie, en considérant qu'on ne peut pas s'appuyer seulement sur les dictionnaires, je ne la rejette pas, j'aurais tendance à augmenter la part de l'homonymie en général, sans pour autant verser dans une homonymie radicale qui me semble difficile à tenir jusqu'au bout. C'est la raison pour laquelle je ne partage pas l'analyse de BALLABRIGA 2006 qui fait de l'antanaclase le terme générique<sup>46</sup> en vertu d'une position qui récuse la notion de polysémie et privilégie l'homonymie en raison de l'indissociabilité radicale du signifiant et du signifié (voir, *supra*, en 2.2, la discussion de la position de Rastier). Cela dit, outre l'intérêt de croiser critères syntaxique et sémantique, il est important de prendre en compte les effets pragma-énonciatifs ainsi que les mécanismes cognitifs liés à la répétition ou à la non répétition d'une part, à la polysémie ou à l'homonymie d'autre part. C'est l'objet de la section suivante.

#### **4. Les enjeux cognitifs des figures *in praesentia* et *in absentia* à base polysémique ou homonymique: quand la répétition dit le Même en s'ouvrant sur l'Autre, quand le terme non répété dit l'Autre en marquant ses relations avec le Même**

Je centrerai mon propos sur les différences relatives à la répétition et à ses effets sémantiques. Il existe bien d'autres dimensions cognitivo-interactionnelles qui requerreraient une analyse pragma-énonciative, en termes de relations entre points de vue (cumulatifs ou substitutifs), de postures énonciatives, mais ces questions seront abordées dans une publication complémentaire (RABATEL, en lecture).

Dans l'introduction au numéro 38 de *Semen*, consacré à la répétition, Véronique Magri et moi écrivions que la répétition, même si c'est à un degré moindre que la reformulation, pose la question du même et de l'autre:

<sup>46</sup> Il distingue ainsi les antanaclases externes.

Les répétitions jouent sur la reprise du même – on rejoint le cas de la reduplication *stricto sensu*, définie comme «répétition littérale, immédiate et iso-fonctionnelle d'un quelconque segment textuel» (WATINE 2012: 151) – mais l'inscription dans la chaîne linéaire du texte fait que la seconde occurrence est forcément différente de la précédente: le signifié peut subir une altération de sens en relation avec le cotexte. La deuxième occurrence manifeste un réajustement du dire ... La problématique de la répétition réside dans ce paradoxe d'une reprise à l'identique, en surface, qui la désigne cependant comme fait d'hétérogénéité énonciative modalisant un premier énoncé ou le mettant en perspective. La répétition se définit donc comme une figure énonciative, **une figure à ancrage textuel et discursif**. Ce fait d'hétérogénéité énonciative se réalise dans des configurations, écrites ou orales, qui mettent en évidence des situations d'autodialogisme ou d'interaction verbale. L'autodialogisme manifeste, le plus simplement, une réorientation du premier dire pour le confirmer, le renforcer ou l'infirmier. L'énonciation est mise en scène par son dédoublement. La deuxième occurrence ne remplace pas la première mais la remodèle sans l'oblitérer. (MAGRI/RABATEL 2014: 10-11)

#### 4.1 *Les parcours du double sens in praesentia et in absentia dans les syllepses*

Répéter le lexème (ou une lexie complexe) avec des variations polysémiques (syllepse *in praesentia*), c'est partir d'une même forme en langue, répétée en discours et faire émerger de ce fait des emplois différents qui sont autant d'occasions de déployer une altérité plus ou moins forte ((5), (27)). Le phénomène n'est pas radicalement différent dans les syllepses *in absentia*, comme en (7). Cependant, du fait que le lexème n'est pas répété, l'illusion d'homogénéité provenant du seul terme est plus fortement contrastée avec les variations polysémiques, en sorte que l'altérité n'en paraît que plus saisissante.

Ainsi, en (5), les occurrences de «Rome» évoquent la ville, son territoire, ses habitants, le peuple en tant que source de la légitimité, bref, autant de facettes non lexicalisées (CROFT/CRUZE 2004) qui appréhendent le Même dans sa complexité, autant de caractéristiques qui sont potentiellement la source de non coïncidences possibles, et qui ouvrent sur une certaine altérité. L'altérité est plus forte en (27), car la répétition du même mot, «accorder», avec des valeurs très différentes, montre combien le Même donne lieu à des positionnements antinomiques:

(27) Et ce roi, ce n'est pas toi qui l'as tué? – Je te l'accorde. – Tu me l'accordes! Que Dieu t'accorde alors la damnation pour ce forfait. (SHAKESPEARE, *apud* DUPRIEZ 1980: 50)

Il y a des différences de significations importantes entre *accorder* (= «admettre une chose, la reconnaître») – qui est le sens de la première occurrence et de la première reprise diaphonique<sup>47</sup> – et *accorder* (= «donner»), qui est le sens de la deuxième reprise diaphonique). Le contexte polémique joue sur un autre sens encore, celui qui consiste à «ramener la paix entre des personnes en désaccord». Le même

<sup>47</sup> Dimension bien vue par DUPRIEZ 1980: 50.

mot est ainsi modulé énonciativement en des sens différents, qui sont tous des harmoniques d'un accord possible et en fait impossible, car à la situation de fait (un meurtre) s'ajoute un mensonge. D'où le caractère oxymorique de la dernière répétition: car *accorder/donner* se construit en principe avec un complément de sens positif (*on accorde la main, la grâce*) tandis qu'ici, «accorder la damnation» est négatif, oxymorique, en première analyse. Ainsi chaque acte est payé à son aune: un bienfait par un accord pour une récompense, un méfait ou un forfait par un châtiement sur lequel tout le monde s'accorde. C'est ainsi que le locuteur/énonciateur de la réplique s'érige en juge immanent récompensant le bien comme le mal, à travers les modulations d'un accord orienté positivement comme négativement.

Inversement, en (7), bien que «feux» et «brûlé» ne soient pas répétés (si l'on fait abstraction des anaphores), les différences des prédications entrant dans une comparative de supériorité (la folie meurtrière de la passion guerrière d'un côté, les tourments mortifères de la passion amoureuse de l'autre) amènent à conclure que les ravages de la passion amoureuse sont encore plus forts que ceux des passions guerrières. Ainsi la non-répétition du Même (c'est-à-dire de la lexie) aboutit-elle à une complexification de l'image doxale de la passion en soulignant au contraire le caractère destructeur<sup>48</sup>, via la comparaison des contextes où la lexie est en facteur commun. C'est pourquoi l'occurrence unique du Même est plus fortement contrastée par l'altérité que dans le cas précédent.

Dans les deux cas, la syllepse portant sur des relations de polysémie, on aboutit apparemment au résultat identique, le constat que le même signifiant est traversé par l'altérité au plan des signifiés. Il y a cependant une différence entre un Même répété, dans les syllepse *in praesentia*, et une seule occurrence du Même dans les syllepse *in absentia*: car dans le premier cas, le Même, étant répété, dans des prédications différentes, donne lieu à une altérité qui se déploie. En revanche, dans le second cas, le contraste est plus fort entre le même mot, non répété, et la diversité de ses valeurs, qui se trouvent ainsi condensées<sup>49</sup>.

#### 4.2 Les parcours du double sens *in praesentia* et *in absentia* dans les antanaclase

Parallèlement, répéter un homonyme (antanaclase *in praesentia*), c'est d'une part exhiber des différences, et d'autre part montrer que deux formes différentes peuvent être malgré tout pensées sous un rapport qui envisage, par delà leur dif-

<sup>48</sup> Certes, cette conclusion n'est pas nouvelle, elle est topique elle aussi, mais moins que la précédente ...

<sup>49</sup> Je mesure bien que ces dernières formulations mêlent des constats objectifs et des effets plus subjectifs, qui peuvent ne pas être partagés, même s'ils l'ont été, historiquement (comme je le rappelle en 4.3) et qui peuvent encore l'être, en vertu d'un principe de pertinence qui apprécie le *ratio* entre un minimum d'efforts (et donc aussi de mots) et un maximum d'effet(s).

férences effectives, leur réunion<sup>50</sup> d'un point de vue supérieur, comme en (11). Il n'y a en effet *a priori* rien de commun entre des ouvrages et une monnaie, mais si l'ingéniosité humaine se monnaie, alors tout peut s'acheter. À cette aune, des réalités très différentes, homophones et homographes, se rapprochent sous l'angle d'un Même d'une autre nature, celle de l'argent mesure de toute chose, voire du règne (déjà!) de l'argent roi. On part ainsi du différent (par-delà une ressemblance de surface, significative), pour justifier malgré tout un signifié discursif commun dans le cadre de la prédication. L'Autre se rapproche du Même, mais ce Même opère à un niveau supérieur, dans l'ordre du discours.

Inversement, ne pas répéter un homonyme, pourtant employé dans deux significations différentes (antanaclases *in absentia*), comme en (24), c'est donner moins d'espace discursif à l'altérité initiale pour mieux mettre en valeur ce qui rassemble ces formes. Là encore, on part du différent (l'homonymie) pour montrer que l'altérité peut se rapprocher d'une certaine mêmeté à un niveau supérieur. Il n'y a apparemment pas grande différence avec ce qui se passe *in praesentia*, à cela près que la place accordée initialement à l'altérité est moins grande, ce qui, par contrecoup, intensifie le sentiment du Même. En effet, en (24), la dynamique du double sens homonymique montre combien une altérité radicale initiale (il n'y a apparemment rien de commun entre fuir et travailler au salut de son âme) donne malgré tout lieu à l'idée d'un Même, sous un certain point de vue: car il arrive que le salut soit dans la fuite (le lecteur de la fable «Le Loup et l'agneau» le sait assez, et plus encore celui qui a médité sur l'histoire des Horaces et des Curiaces racontée par Tite-Live ou sur sa réécriture dans l'apologue brechtien «Changer de moyens»<sup>51</sup>).

Apparemment, les résultats auxquels on arrive dans un cas comme dans l'autre, en 4.1 et 4.2, semblent se rejoindre, puisque, en définitive, on parvient à la même conclusion, à savoir qu'il y a du Même dans l'Autre et de l'Autre dans le Même. Faut-il en conclure que, vu le résultat, il est inutile de distinguer? Non, parce que le parcours diffère: du Même vers l'Autre, dans les syllepses/la polysémie, autrement dit Ego → Alter vs de l'Autre vers le même, dans les antanaclases/l'homonymie, autrement dit Alter → Ego. Ces trajets ne doivent pas seulement s'appréhender d'un point de vue cognitif, très abstrait, ils doivent aussi s'apprécier d'un point de vue linguistique, en prenant en compte la matérialité du parcours, avec la distinction entre les figures *in praesentia* et *in absentia* pour les syllepses comme pour les antanaclases. De ce point de vue, la mise en mots propose des parcours qui, s'ils produisent les mêmes effets, ne les expriment pas avec la même intensité. La

<sup>50</sup> Ce phénomène concerne autant les antanaclases que les syllepses dont les points de vue sont *cumulatifs*, comme dans l'exemple (7). Cette valeur cumulative est plus fréquente que la valeur substitutive ((22)), car, dans la plupart des cas, ces figures ajoutent, comparent, glosent, disent une chose sans annuler la précédente, à la différence de la paradiastole (voir RABATEL, en lecture). Au demeurant, même lorsque la relation est substitutive, elle n'empêche pas qu'à un niveau de réflexion supérieur, on ne pense à des relations entre des formes de raison pourtant différentes.

<sup>51</sup> Brecht, *Me Ti, Livre des retournements*, Paris 1978: 54.

conclusion est d'autant plus forte que l'on ne répète pas le terme, donc dans les figures *in absentia*. Cela se comprend aisément: la deuxième occurrence fonctionne comme un signal invitant à dissimiler les significations; en son absence, le parcours interprétatif est plus coûteux, moins immédiat, et l'effet produit plus intense. Par conséquent, s'il est vrai que la répétition module, comme on l'a dit dans *Semen* 38, on ne doit pas pour autant conclure que la non-répétition ne module pas. Il y a une forme spécifique de modulation du Même, lorsque la non-répétition expose le mot unique à des cotextes différents et donc intensifie le contraste entre l'unicité du mot et les différences de ses significations. Ce sont ces mécanismes cognitifs, sémantiques qui expliquent que les effets des figures *in absentia* soient démultipliés et donc que le sentiment de l'altérité soit plus fort et plus inattendu dans ce cas, maximisant le rendement des énoncés.

Cela étant, si l'effet produit est plus fort dans les figures *in absentia* que dans les figures *in praesentia*, il n'en reste pas moins qu'il y a aussi une gradation des effets dans les figures *in praesentia*: ainsi, le trajet de l'Autre vers le Même peut être également intensifié lorsque l'homonymie se limite à des formes homophones mais non homographes (ou inversement): la distance initiale est forte, et cependant leur saisie commune fait émerger des points communs d'autant plus suggestifs qu'ils étaient inattendus, par une sorte de motivation secondaire de l'ordre du discours. Ce phénomène est analogue à celui qui concerne le choix de mots très différents au plan sémantique à la rime, même s'ils partagent assonances et/ou allitérations et/ou un même nombre de syllabes, etc. Malgré la différence sémantique en langue, la mise en discours de traits signifiants partagés invite à (re)penser la consubstantialité du lien sémantique entre des mots différents (comme entre «soir» et «espoir», «matin» et «chagrin»)<sup>52</sup>.

Résumons ce qui précède dans un tableau:

	répétition/ <i>in praesentia</i>	non répétition/ <i>in absentia</i>
Même:	lexie répétée	∅ (pas de répétition) Mais une lexie en facteur commun
Autre:	prédications différentes <sup>53</sup>	prédications différentes
Parcours:	on part des deux sources/thèmes communs (lexies répétées) et on constate que les propos (des prédications) proposent des significations différentes du Même	on part des propos et on constate que, bien que la source commune non répétée soit en facteur commun, elle acquiert des significations différentes du Même

<sup>52</sup> Evidemment ce genre de raisonnement dépend des genres, mais il concerne aussi, plus particulièrement, certains usages du discours qui transcendent les genres: l'emploi des figures en fait partie.

<sup>53</sup> Au moins deux, mais il peut y en avoir plus, comme en (5).

Relations Mème Autre		
Avec polysémie	Ego → alter	Ego → alter puissance <sup>2</sup>
Avec homonymie	Alter → ego	Alter → ego puissance <sup>2</sup> où Alter et Ego sont mêmes à un niveau supérieur
Conclusion		
Avec polysémie	plus on répète le Mème, plus la reprise le module	Malgré l'absence de répétition du Mème la variation des prédications le module puissance <sup>2</sup>
Avec homonymie	plus on répète des simulacres du Mème, plus la variation des prédications les rapproche	Malgré l'absence de répétition du Mème, la variation des prédications les rapproche puissance <sup>2</sup>

### 4.3 Deux parcours complémentaires de l'énonciation problématisante

Cependant, je ne voudrais pas laisser penser que le tableau et les analyses ci-dessus signifient que les figures *in absentia* seraient, en quelque manière, supérieures aux figures *in praesentia*. De tels jugements de valeur sont légion, chacun a en mémoire les jugements dépréciatifs des Anciens ou des Modernes relativement à l'antanaclase, au calembour, à la paronomase ou, de façon plus générale, envers ce qui est senti comme un jeu avec les mots (un peu lourd et approximatif ou artificiel), au détriment de l'«élégance» (FONTANIER 1968: 347). De tels jugements de valeur peuvent se soutenir si l'on cite des calembours tirés par les cheveux, mais ils sont insoutenables si l'on fait référence aux meilleures figures, aux meilleurs jeux de mots, c'est-à-dire celles et ceux dont le rendement est appréciable, par qu'elles/ils font voir les mots, les notions, sous un jour nouveau, plus complexe. De ce point de vue, Pascal offre d'innombrables exemples («la véritable éloquence se moque de l'éloquence») qui nous rappellent, si nous étions tentés de l'oublier, que la répétition produit, quand l'effet est réussi, autant de beauté que la non répétition, et qu'il n'y a donc pas lieu de vanter la syllepse pour mieux dénigrer l'antanaclase (ou inversement), ou les figures *in absentia* par rapport aux figures *in praesentia*, car les mécanismes cognitifs ci-dessus sont une chose, et les effets herméneutiques et esthétiques une autre<sup>54</sup>.

Sans doute, sur ces bases, serait-il loisible de regrouper les figures qui atteignent le Mème par la répétition, ou en font l'économie, et qui proposent des parcours divers pour proposer une approche complexifiante, problématisante des référents, des signifiés et des signifiants (RABATEL 2008a, 2012: 39-40, JAUBERT 2011: 153-57). Cette énonciation problématisante se caractérise non seulement par la dimension cognitive des PDV, mais aussi par leur dimension dialogique et interactionnelle, puisque nous parlons toujours avec les mots des autres, chargés d'histoire et de représen-

<sup>54</sup> Cette remarque complète la note 49, sans l'annuler.

tations que nous reprenons à notre compte, bon gré mal gré, en les chargeant de valeurs qui nous sont propres, et que nous partageons plus ou moins avec tel ou tel de nos réseaux d'appartenance. On pourrait ainsi regrouper d'un côté syllepse et zeugme, de l'autre antanaclase, paradiastole (DOUAY 1993, 2006), voire hypallage, tautologie (chez Douay et aussi chez GAUDIN-BORDES/SALVAN 2008, 2009, 2010). Ces travaux insistent à juste titre sur des «qualifications antagonistes», selon la formule de Douay, ou sur des «figures de nomination», autrement dit des PDV, qui jouent avec des frontières notionnelles (appartenir à un domaine notionnel P et être encore autre chose que P), selon le cadre culiolien qu'exploitent GAUDIN-BORDES/SALVAN 2009: 126). Ces PDV qui se cumulent renvoient à des façons distributives<sup>55</sup> (Douay) ou complémentaires d'envisager le référent (Gaudin-Bordes et Salvan): c'est du moins l'option choisie par ces auteurs qui opposent (suivant en cela QUINTILIEN VIII 6.36 et IX 3.65) deux qualifications distinctes pour un référent unique (paradiastole<sup>56</sup>) ou deux référents distincts pour le même mot (antanaclase). Mais si le rôle du référent doit être pris en compte, comme on l'a dit, notamment à propos des valeurs différentes de Rome, en (5), il doit cependant être relativisé parce qu'une chose est le référent, autre chose la question de savoir si le sens est contextuel ou lexicalisé. Cela dit, il est capital de ne pas se focaliser sur la stricte question de la lexicalisation, comme le rappelle avec force DOUAY 1993<sup>57</sup>, dans la mesure où la communication et les interactions (et pas seulement les interactions polémiques) reposent sur des positionnements qui font appel *en discours* à des *valeurs associées aux mots* (des sortes d'embryons de points de vue), différentes selon les lectures des interlocuteurs. C'est pourquoi toutes ces figures appellent des analyses de type pragma-énonciatif, dont le cadre est explicitement revendiqué chez GAUDIN-BORDES/SALVAN 2008, 2009, 2010, chez GAUDIN-BORDES 2008 pour la tautologie. Ces travaux pionniers (et davantage encore ceux de DOUAY 1993!) méritent d'être prolongés.

En définitive, que l'on joue sur le double sens en s'appuyant sur la répétition de la lexie ou non, que l'on joue avec sa polysémie ou avec des lexies homonymes, on balise des parcours qui se rapprochent dans la saisie des rapports complexes entre le Même et l'Autre, en langue et en discours, mais en partant de points (de vue) différents. C'est sans doute ce qui explique que ces doubles sens se cumulent plus qu'ils ne s'annulent, qu'ils sont également pris en charge, dans le cadre de points de vue en confrontation sont souvent marqués par la co-énonciation, même si d'autres postures sont possibles selon les genres (RABATEL 2007, 2008a et 2012b), comme on le verra de façon plus approfondie dans une publication complémentaire consacrée à l'étude des syllepse et antanaclase *in absentia* dans un corpus de blagues (RABATEL, en lecture).

Lyon

Alain Rabatel

<sup>55</sup> «Distributif» (vs «conjonctif»), chez Douay, correspond à l'opposition substitutif vs cumulatif. En fait, comme je l'ai dit, les deux options sont possibles.

<sup>56</sup> «Vos héros sont des assassins» (DOUAY 2006).

<sup>57</sup> Cf. *supra*, 1.1.

## Bibliographie

- BACRY, P. 1992: *Les figures de style*, Paris
- BALLABRIGA, M. 2006: «La syllepse est morte, vive l'antanaclase!», *Revue Texto*, www.revue-texto-net/Inédits/Ballabriga\_Antanaclase.pdf (consulté le 29 avril 2014)
- BAROU, J.-É. 2006: «Définition de la syllepse théâtrale», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse. Figure stylistique*, Lyon: 245-59
- BAUER, M./KNAPE, J./KOCH, P./WINKLER, S. 2010: «Dimensionen der Ambiguität», *LiLi – Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 158: 7-75
- BENVENISTE, É. 1969: *Le vocabulaire des institutions européennes*, vol. 2, Paris
- BLANK, A. 2001: *Einführung in die lexikalische Semantik für Romanisten*, Tübingen
- BONHOMME, M. 1998: *Les figures clés du discours*, Paris
- BONHOMME, M. 2005: *Pragmatique des figures du discours*, Paris
- CADIOT, P./VISETTI, Y.-M. 2001: *Pour une théorie des formes sémantiques*, Paris
- CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), 2006: *Syllepse et co(n)texte*, Lyon
- COLOMBAT, B. 2006: «La constitution de la syllepse comme figure de construction dans la syntaxe latine», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse. Figure stylistique*, Lyon: 16-31
- CONSTANTIN DE CHANAY, H. 2006: «Paradoxaux syllepsis iconiques: essai de typologie» in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse. Figure stylistique*, Lyon: 173-97
- CHEVALIER, Y./WAHL, P. 2006: «Présentation», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse. Figure stylistique*, Lyon: 5-9
- CROFT, W./CRUSE, D. A. 2004: *Cognitive linguistics*, Cambridge
- DOUAY, F. 1993: «Antanaclase et paradiastole», *Verbum*:145-56.
- DOUAY-SOUBLIN, F. 2006: «Les qualifications antagonistes du type <Vos héros sont des assassins>, ou comment dans une même langue tenir plusieurs langages», *Travaux du CLAIR* 22: 25-34
- DERRADJI, A. 2014: «Formes schématiques et polysémie», *Études romanes de Brno* 35-1: 59-73
- DUMARSAIS, C. C. 1977 [1730]: *Traité des tropes*, Paris
- DUPRIEZ, B. 1980: *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris
- FONTANIER, P. 1968 [1821]: *Les figures du discours*, Paris
- FOUCAULT, B. DE 1988: *Les structures linguistiques de la genèse des jeux de mots*, Berne
- FOURNIER, N. 2006: «La fortune de la syllepse dans la tradition grammaticale française», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse. Figure stylistique*, Lyon: 33-53
- FUCHS, C. 1994: *Paraphrase et énonciation*, Paris
- FUCHS, C. 1994: *Les ambiguïtés en français*, Paris
- GAUDIN-BORDES, L./SALVAN, G. 2008: «La paradiastole: un mot pour un autre?», in: LE BOT, M.-C./SCHUWER, M./RICHARD, É. (ed.), *La reformulation: marques linguistiques stratégies énonciatives*, Rennes: 211-23
- GAUDIN-BORDES, L./SALVAN, G. 2009: «Figures du discours et frontières notionnelles», *Cahiers de praxématique* 53: 121-42
- GAUDIN-BORDES, L./SALVAN, G. 2010: «Le rôle des figures (hypallage, paradiastole, antanaclase) dans la construction d'identité», in: OSU, S. N./COL, G./GARRIC, N./TUPIN, F. (ed.), *Construction d'identité et processus d'identification*, Berne, 123-36
- GOUVARD, J.-M. 2006: «Syllepse, synthèse et ellipse dans l'*Encyclopédie*: de Du Marsais à Nicolas Beauzée», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse. Figure stylistique*, Lyon: 76-93
- HAUSMANN, F. J. 1974: *Studien zu einer Linguistik des Wortspiels*. Das Wortspiel im «Canard enchaîné», Tübingen
- JARRETY, M. 2001: *Lexique des termes littéraires*, Paris
- JAUBERT, A. 2011: «Le calembour ou la pragmatique du trait /facile/», *FM* 79-1: 33-43
- KLEMPERER, V. 1996 [1975]: *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*, Paris
- KOCH, P./WINTER-FROEMEL, E. 2009: «Synekdoche» in: UEDING, G. (ed.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, vol. 9, Tübingen, 356-66
- LANDHEER, R. 2002: «La métaphore, une question de vie ou de mort», *Semen* 15: 25-39



- LECOLLE, M. 2004: «Toponymes en jeu: diversité et mixage des emplois métonymiques de toponymes», *Studii si cercetari filologice* 3: 5-13
- LECOLLE, M. 2007: «Polysignifiance du toponyme. Historicité du sens et interprétation en corpus», *Corpus* 6, <http://corpus.revues.org/1122> (consulté le 21 septembre 2015)
- LE GUERN, M. 2006: «Retour à la syllepse», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse*. Figure stylistique, Lyon: 97-103
- LE PESANT, D. 1997: «Vers une définition plus rigoureuse de la polysémie», *Bulag. Actes du colloque Fractal*
- LUTAS, L. 2012: «Sur la syllepse narrative», *Poétique* 168: 445-66
- MAGRI, V./RABATEL, A. 2014: «Quand la répétition se fait figure», *Semen* 38: 7-13
- MESSIAEN, J.-M. 2006: «De la syllepse à l'équivoque: redécouverte du calembour avec Tabourot», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (eds.), *La syllepse*. Figure stylistique, Lyon: 105-19
- MOLINIÉ, G. 1992: *Dictionnaire de rhétorique*, Paris
- MONTE, M. 2012[2013]: «Métaphore et cohérence textuelle dans les textes poétiques», *Le Discours et la langue* 4-2: 75-88
- MONTE, M. 2002: «L'allégorie chez trois poètes du XX<sup>e</sup> siècle: Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet, René Char», in: GARDES TAMINE, J. (ed.), *L'allégorie corps et âme*, Aix-en-Provence: 217-38
- MORIER, H. 1981: *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris
- NEMO, F. 2014: «Plurisémie, intégration sémantique, sous-détermination: rendre compte des sens multiples en emploi», *Études romanes de Brno* 35-1: 41-57
- NEVEU, F. 2004: *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris
- QUINTILIEN 1978: *Institution Oratoire* trad. de J. COUSIN, vol. 5, Paris
- RABATEL, A. 2007: «Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique», *Éducation et didactique* 2: 87-114
- RABATEL, A. 2008a: «Figures et points de vue en confrontation», *Langue française* 160: 3-19
- RABATEL, A. 2008b: «Points de vue en confrontation dans les antimétaboles PLUS et MOINS», *Langue française* 160: 20-35
- RABATEL, A. 2009: «Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée», *Langue française* 162: 71-87
- RABATEL, A. 2011a: «Pour une analyse pragma-énonciative des figures de l'à-peu-près», *FM* 79/1: 1-9
- RABATEL, A. 2011b: «Figures d'à-peu-près et nom propre», *FM* 79/1: 22-33.
- RABATEL, A. 2012: «Positions, positionnements et postures de l'énonciateur», *TRANEL* 56: 23-42
- RABATEL, A. 2013a: «Humour et sous-énonciation (vs ironie et sur-énonciation)», *L'information grammaticale* 137: 36-42
- RABATEL, A. 2013b: «Les relations Locuteur/énonciateur au prisme de la notion de voix», in: DUFAYE, L./GOURNAY, L. (ed.), *Benveniste après un demi-siècle*. Regards sur l'énonciation aujourd'hui, Paris: 207-25
- RABATEL, A. 2013c: «Humour, sous-énonciation», in: VIVERO-GARCIA, M. D. (ed.), *Frontières de l'humour*, Paris: 89-108
- RABATEL, A. 2013d: «Le liseur-/sur-énonciateur dans les listes de discours représentés des romans historiques», in: MILCENT-LAWSON, S./LECOLLE, M./MICHEL, R. (ed.), *Listes et effet liste en littérature*, Paris, 381-94
- RABATEL, A. 2015a: «Analyse pragma-énonciative des points de vue en confrontation dans les hyperboles vives: hyper-assertion et sur-énonciation», *TRANEL* 61-62: 91-109
- RABATEL, A. 2015b: «Analyse énonciative de la connivence représentée dans les récits», *Les Cahiers du GADGES*, 13
- RABATEL, A. 2015c: «Des répétitions dans le discours religieux: l'exemple des litanies», *Le discours et la langue*, 7-2: 23-38
- RABATEL, A. 2015d: «Points de vue en confrontation dans les contrepèteries», in: WINTER-FROEMEL, E./ZIRKER, A. (ed.), *Enjeux du jeu des mots*. Perspectives linguistiques et littéraires, La Haye, 31-64

- RABATEL, A. 2016: «Jeux de mots, créativité verbale et/ou lexicale: des lexies et des formules», in: JACQUET-PFAU, C./SABLAYROLLES J.-F. (ed.), *La fabrique des mots*. Limoges
- RABATEL, A. (en lecture) «Analyse pragma-énonciative des syllepses et antanaclases dans les blagues en comble»
- RABATEL, A./MAGRI, V. 2015: «Répétitions, figures de répétition et effets pragmatiques selon les genres», *Le discours et la langue* 7-2: 7-22
- RASTIER, F. 2014: «La polysémie existe-t-elle? Quelques doutes constructifs», *Études romanes de Brno* 35-1: 23-39
- RICALENS-POURCHOT, N. 2011: *Dictionnaire des figures de style*, Paris
- RÉMI-GIRAUD, S. 2006: «Du calembour en passant par la syllepse», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse*. Figure stylistique, Lyon: 121-38
- ROMEBOURN, A. 2013: *La syllepse*. Étude d'une figure de rhétorique dans l'œuvre de Francis Ponge. Göteborgs universitet
- ROUAYRENC, C. 2006: «Syllepse et co(n)texte», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse*. Figure stylistique, Lyon: 157-72
- ROULET, E. 1981: «Échanges, interventions et actes de langage dans la structure de la conversation», *Études de linguistique appliquée* 44: 7-39
- PUBLIUS RUTILIUS LUPUS 1863: in: HALM, K. (ed.), *Rhetores latini minores*, Leipzig
- SAINT-GÉRAND, J.-P. 2006: «*Plutôt* entre Corydon et Galathée. Des pentes du Mont Hybla à l'incendie de Troie. 1760-1930», in: CHEVALIER, Y./WAHL, P. (ed.), *La syllepse*. Figure stylistique, Lyon: 55-74
- TODOROV, T. 1973: *Théorie du symbole*, Paris
- WAHL, P. 2009: «Régimes discursifs du ‚double sens‘. Syllepse et calembour», *Champs du signe* 27: 9-44. Repris in *Texto!*
- WINTER-FROEMEL, E. 2013: «Ambiguität im Sprachgebrauch und im Sprachwandel: Parameter der Analyse diskurs- und systembezogener Fakten», *ZFSL* 123/2: 130-70
- WINTER-FROEMEL, E./ZIRKER, A. 2010: «Ambiguität in der Sprecher-Hörer-Interaktion. Linguistische und literaturwissenschaftliche Perspektiven», *LiLi – Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 158: 76-97